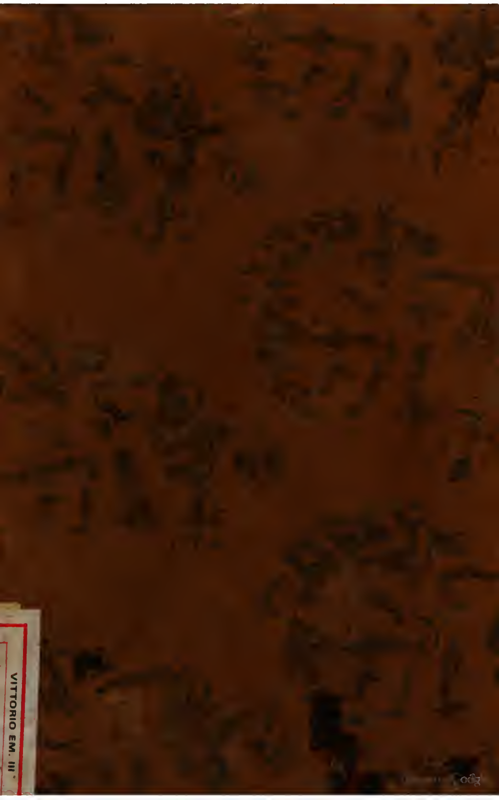
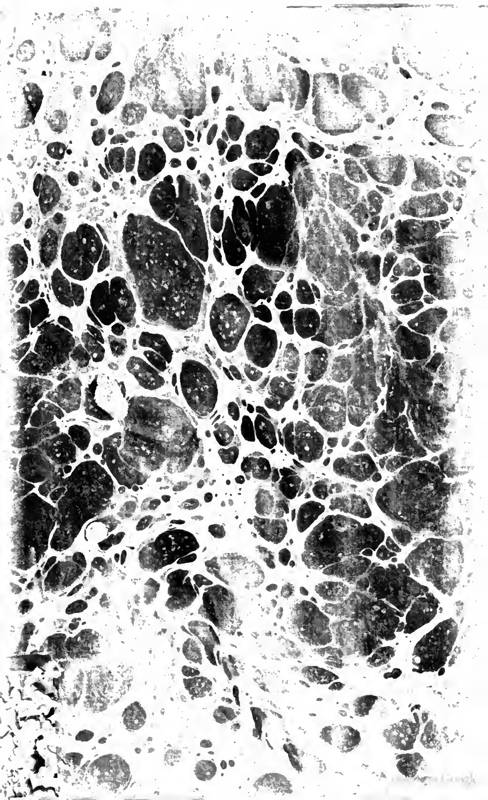

VITTORIO EM. III



ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. FRERET.

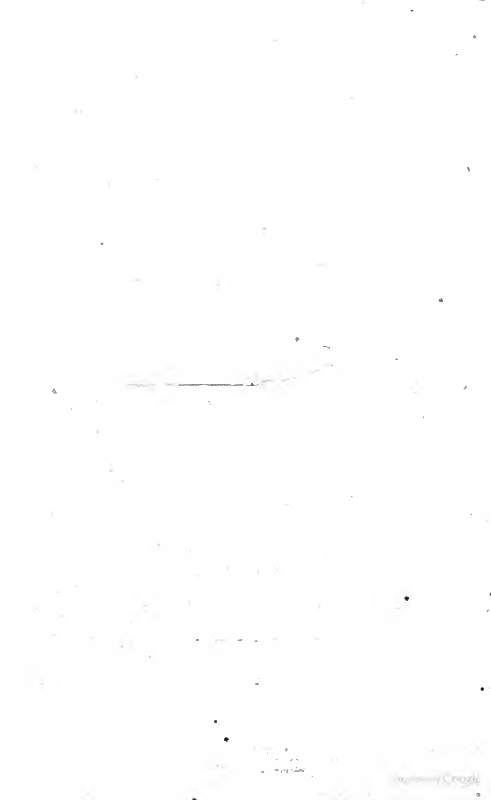
TOME TROISIEME.



A LONDRES.

M. DCC. LXXV.





HUITIEME LETTRE.

SI nous voulions, Madame, nous en rapporter à nos docteurs, nous ferions convaincus que par la beauté de sa morale la religion chrétienne l'emporte sur la philosophie & sur toutes les autres religions de la terre : à les en croire, l'esprit humain & la foible raison n'auroient jamais été capables d'imaginer une morale plus saine, des vertus plus héroïques, des préceptes plus avantageux pour la société. Bien plus ; toutes les vertus connues ou pratiquées par les payens ne sont traitées par nos prêtres que des *fausses vertus* ; bien loin de mériter notre estime & la faveur du Tout-Puissant, elles ne sont dignes que de nos mépris, & ne sont que des *péchés éclatans* aux yeux de l'Eternel. En un mot, selon eux, la morale chrétienne est toute divine, & les préceptes qu'elle nous donne sont si sublimes qu'ils ne peuvent être que l'ouvrage d'un Dieu.

En effet si par divin l'on entend ce que les hommes ne peuvent ni concevoir ni pratiquer ; si par vertus divines l'on désigne des vertus dont l'esprit humain ne peut deviner l'utilité ; si par des perfections divines l'on indique des qualités dont les mortels ne sont point susceptibles, ou qui même sont contraires à toutes celles dont ils ont quelque idée ; l'on ne peut disconvenir que la morale chrétienne ne soit toute divine ; au moins est-il certain qu'elle n'a rien

de commun avec la morale qui convient à des hommes, & que souvent elle est propre à confondre toutes les notions qu'ils peuvent se faire de la vertu.

D'après les foibles lumieres de la raison & du bon sens, par *vertus*, nous entendons des dispositions habituelles, qui tendent au bonheur & à l'utilité réelle de ceux avec qui nous vivons en société, par la pratique desquelles nous les engageons à s'occuper à leur tour de notre propre bien-être. Dans la religion chrétienne l'on désigne sous le nom de vertus des dispositions qu'il est impossible d'avoir sans des graces surnaturelles, & qui, lorsque nous les obtenons, sont inutiles & incommodes à nous-mêmes & aux autres dans le monde où nous vivons. La morale chrétienne est véritablement une morale de l'autre monde. Les bons chrétiens peuvent être comparés à ce philosophe de l'antiquité qui, ayant sans cesse les yeux fixés sur les astres, tomba dans un puits qu'il ne voyoit point à ses pieds. Toute leur morale n'a pour objet que de les dégoûter de la terre pour les attacher uniquement au ciel dont ils n'ont point d'idée ; cette morale n'a nullement pour objet leur bonheur ici-bas ; ce monde pour un chrétien n'est qu'un passage qui conduit à un monde bien plus intéressant pour lui, vû qu'il n'est nullement à portée de le connoître. Bien plus ; pour mériter d'être heureux dans ce monde inconnu, la religion nous apprend que nous ne pouvons mieux faire que de nous rendre malheureux dans celui que nous connoissons ; & surtout que pour marcher d'un pas sûr à la félicité, nous devons nous interdire

l'usage de notre raison, c'est-à-dire, fermer exactement les yeux pour nous laisser guider en aveugles par nos prêtres. C'est sur ces principes que toute la morale chrétienne est évidemment fondée.

Cela posé, Madame, examinons les vertus qui servent de base à la religion chrétienne. On les nomme *Théologales* ou *Divines*; l'on assure que sans elles l'homme ne peut être agréable à son Dieu.

La premiere de ces vertus c'est la *Foi*. Selon nos docteurs cette foi est un don de Dieu, une vertu surnaturelle par laquelle on croit fermement en Dieu & tout ce qu'il a daigné révéler aux hommes, quand même notre raison ne le pourroit comprendre. La foi est, dit-on, fondée sur la parole d'un Dieu qui ne peut ni nous tromper ni se tromper lui-même; ainsi la foi suppose que Dieu a parlé aux hommes; mais qui est-ce qui nous atteste que Dieu a parlé aux hommes? Ce sont les saintes écritures. Qui est-ce qui nous assure que les saintes écritures contiennent la parole de Dieu? Ce sont nos prêtres qui réunis en corps constituent ce qu'on nomme l'*Eglise*. Mais qui est-ce qui nous assure que l'église ne peut pas ou ne veut pas nous tromper? Ce sont les saintes écritures qui nous attestent l'infaillibilité de l'église, de même que c'est l'église qui nous atteste la certitude des écritures. D'où l'on voit que la foi n'est dans le vrai que la confiance aveugle que nous avons dans nos prêtres sur la parole desquels nous adhérons à des opinions que nous ne pouvons comprendre. On nous parle, il est vrai, des mira-

cles, qui atteſtent les écritures, mais ce ſont les écritures qui rapportent & qui atteſtent ces miracles dont je crois avoir aſſez démontré l'impoſſibilité.

D'un autre côté, je crois, Madame, vous avoir déjà ſuffiſamment prouvé l'impoſſibilité d'être fermement convaincu de ce que notre eſprit n'eſt pas à portée de comprendre; l'examen que nous avons fait ci-devant des livres que les chrétiens appellent *ſacrés*, a dû vous convaincre qu'un Dieu ſage; bon, prévoyant, équitable & & tout-puiſſant ne pouvoit en être l'auteur. Il nous eſt donc impoſſible de croire véritablement, &, ce que nous appellons de la *foi*, ne peut jamais être qu'une adhéſion aveugle & déraiſonnable aux ſyſtêmes inventés par des prêtres qui nous ont perſuadé dès l'âge le plus tendre qu'il falloit adopter des opinions qu'ils ont jugées utiles à leurs propres intérêts. Mais ces prêtres, quelqu'intéreſſés, qu'ils ſoient aux opinions qu'ils prétendent nous faire recevoir comme vraies, peuvent-ils les croire eux-mêmes, en peuvent-ils être intimement convaincus ? Non, ſans doute, ils ne le peuvent point. Ce ſont des hommes comme nous, pourvus des mêmes organes & qui, de même que nous, ſont dans l'impoſſibilité d'être intimement perſuadés de choſes également incompréhenſibles pour tout le genre-humain. S'ils avoient quelque ſens de plus, nous pourrions, peut-être imaginer qu'ils ont la faculté de comprendre ce que nous ne comprenons point; mais comme rien ne nous annonce en eux ce ſens privilégié, nous ſommes forcés de conclure que leur foi n'eſt, ainſi que celle des

autres chrétiens, qu'un attachement aveugle & peu raiſonné à des opinions qu'ils ont reçues ſans examen de ceux qui les ont précédés, & qu'ils ſont dans l'impoſſibilité de croire bien fermement des choſes dont ils ne peuvent être intimement convaincus, vû qu'elles ſont deſtituées d'évidence, qui ſeule produit la certitude, & même de probabilité.

On ne manquera pas de dire que la foi, ou la faculté de croire des choſes incroyables, eſt un don de Dieu, qui n'eſt ſenti que par ceux à qui Dieu fait cette grace. Je répondrai que dans ce cas il faut attendre que Dieu nous communique cette grace dont nous n'avons point d'idée; qu'en attendant il ne paroît pas que la crédulité, la ſtupidité, la faculté de déraiſonner puiſſent être des graces émanées d'une divinité raiſonnable ou à qui l'homme eſt redevable de ſa raiſon. Si Dieu eſt infiniment ſage il ne peut être flatté des hommages des imbécilles & des ſots; la foi, ſi elle étoit une grace, ſeroit évidemment la faculté de voir les choſes autrement qu'elles ne ſont ou que Dieu ne les a faites; dans ce cas Dieu n'auroit fait de ce monde & de la nature entiere qu'une ſcène d'illuſions. Pour croire que la Bible eſt l'ouvrage de Dieu, il faut renverſer dans ſon eſprit toutes les idées que l'on ſe fait de Dieu; pour croire qu'un ſeul Dieu fait trois Dieux & que trois Dieux ne font qu'un ſeul Dieu, il faut renoncer à tout principe & ſe perſuader qu'il n'y a rien d'évident ici-bas.

Ainſi, Madame, vous avons tout lieu de ſoupçonner que ce que nos Docteurs appellent un don d'en-haut, une grace ſurnaturelle, n'eſt

réellement qu'un aveuglement profond, une crédulité déraisonnable, une soumission imbécille, une incertitude vague, une ignorance stupide qui nous fait souscrire sans examen à tout ce que nous disent des prêtres; qui nous fait adhérer, sans savoir pourquoi, aux opinions de quelques hommes qui ne peuvent avoir eux-mêmes une certitude mieux fondée que la nôtre. Enfin sans trop hazarder nous pouvons soupçonner que des hommes qui nous vantent sans cesse la nécéssité d'une vertu propre à confondre les idées les plus claires qui soient dans notre esprit, ont dessein de nous aveugler pour nous tromper plus sûrement.

C'est en effet ce que nous devons conclure de la conduite de nos prêtres; ceux-ci oubliant bientôt qu'ils nous ont assuré que la foi étoit un don de Dieu, un présent de sa grace qu'il fait à qui bon lui semble & qu'il refuse à qui il lui plaît, prennent de l'humeur contre tous ceux à qui la divinité n'accorde pas le don de croire; ils ne cessent de déclamer contre eux; & quand ils en ont le pouvoir, ils font les plus grands efforts pour les exterminer. Ainsi les hérétiques & les incrédules deviennent responsables des graces qu'ils n'ont point reçues; on les punit en ce monde des avantages que Dieu ne leur a point donnés pour arriver à l'autre. Le manque de foi est aux yeux des prêtres & des dévots le plus irrémissible des crimes; c'est celui que, par la folie cruelle & l'inconséquence des hommes, l'on punit avec plus de rigueur; car vous n'ignorez pas, madame, que dans les pays où le clergé

a du crédit, on brûle charitablement ceux qui n'ont pas la dose de foi requise.

Si l'on demande les motifs d'une conduite si injuste & si déraisonnable, on nous dit que la foi est la chose la plus nécessaire, qu'elle est de plus grande importance pour les mœurs, qu'un homme sans foi ne peut être qu'un scélérat dangereux, qu'un mauvais citoyen. Mais enfin est-on le maître d'avoir de la foi ou de n'en point avoir ? Est-on le maître de ses pensées ? Dépend-il de nous de ne point trouver absurde ce que le jugement nous prouve être contraire à la raison ? Avons-nous pu dans notre enfance nous empêcher de recevoir les impressions, les opinions, les idées qu'ont voulu nous donner nos parens & nos maîtres ? Enfin est-il quelqu'un qui puisse se vanter d'avoir véritablement de la foi, ou qui soit pleinement convaincu des mysteres inconcevables & des merveilles incroyables que la religion nous enseigne ?

Cela posé, comment la foi peut-elle être utile aux mœurs ? Si personne ne peut croire que sur parole, & par conséquent n'a point une conviction réelle, comment existe-t-il des vertus dans la société ? En supposant que l'on pût croire, quel rapport peut-il y avoir entre des spéculations obscures que personne ne peut comprendre & les devoirs évidens de l'homme, que chacun doit sentir pour peu qu'il consulte sa raison, son intérêt véritable & le bien de la société dont il est membre ? Est-il donc nécessaire que je croye la trinité, l'incarnation, l'eucharistie, ou toutes les fables de l'ancien testament pour être assuré que je dois être juste, bienfaisant,

tempérant ? Les histoires atroces de la bible, si contraires aux idées que je dois me faire d'un Dieu rempli d'équité, de sagesse, de bonté, ne sont-elles pas plus propres à me rendre injuste & pervers, qu'à me porter à la vertu? Quoique je ne sente pas l'utilité de tant de mysteres que je ne comprends point, ni des pratiques bizarres & incommodes que la religion me prescrit, suis-je donc pour cela un citoyen plus dangereux que ceux qui persécutent, qui tourmentent, qui tuent des personnes assez malheureuses pour ne point penser ou agir comme eux ? Tout bien considéré, il est évident que celui qui a une foi bien vive, un zèle bien aveugle pour des opinions contraires à la raison, sera plus déraisonnable, & par conséquent plus méchant, que celui qui n'a point ces funestes opinions; quand des prêtres après avoir troublé sa raison lui diront que Dieu exige de lui qu'il commette des crimes, il causera plus de désordre dans la société que celui qui ne croit pas que Dieu puisse ordonner de pareils excès.

On me repliquera que la foi est nécessaire à la morale ; que sans les idées que la religion nous donne de Dieu, nous n'avons plus de motifs assez forts pour nous abstenir du vice & pour suivre la vertu qui souvent exige de nous des sacrifices douloureux. En un mot on prétendra que sans être convaincus de l'existence d'un Dieu vengeur & rémunérateur, les hommes n'ont plus rien dans ce monde qui les oblige à remplir leurs devoirs.

Vous sentez, je crois, madame, toute la fausseté de ces prétentions imaginées par des prê-

tres qui, pour se rendre plus nécessaires eux-mêmes, ont assuré que leurs systêmes étoient d'une nécessité indispensable au maintien de la société. Pour les anéantir, il suffit de réfléchir sur la nature de l'homme, sur ses vrais intérêts sur le but de toute société. L'homme est un être foible qui à chaque instant de sa vie a besoin du secours de ses semblables pour se conserver lui-même & pour rendre son existence agréable; il ne peut intéresser les autres à sa propre existence que par la façon dont il se conduit à leur égard; la conduite qui les intéresse en sa faveur s'appelle *vertu*, celle qui les indispose s'appelle *crime*; celle qui nuit à l'homme lui-même se désigne sous le nom de *vice*. Ainsi l'homme n'a besoin que de s'envisager lui-même pour sentir que son propre bonheur dépend de sa conduite envers les autres, que ses vices mêmes les plus cachés peuvent tendre à sa propre ruine, que ses crimes le rendront infailliblement odieux ou méprisable aux yeux de ses associés, que tout lui annonce comme des êtres nécessaires à sa propre félicité. En un mot l'éducation, l'opinion publique & les loix bien mieux que les chimeres de la religion lui montreront ses devoirs.

En se consultant lui-même tout homme sentira qu'il veut se conserver; l'expérience lui fera connoître ce qu'il doit éviter ou faire pour parvenir à ce but; en conséquence il fuira tous les excès qui pourroient endommager son être; il s'interdira tous les plaisirs qui par leurs conséquences rendroient son existence malheureuse; il fera des sacrifices, s'il le faut, dans la vue de se procurer

des avantages plus réels que ceux dont il se prive pour le moment. Ainsi il connoîtra ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres.

Voilà, Madame, en peu de mots les vrais principes de toute morale ; ils sont fondés sur la nature de l'homme, sur l'expérience constante, sur la raison universelle. Les préceptes de cette morale nous obligent, vû que les effets de notre conduite sont aussi nécessaires, qu'il est nécessaire qu'une pierre tombe quand aucun obstacle ne la retient dans sa chûte. Il est inévitable & nécessaire que l'homme qui fait le bien soit préféré à celui qui fait le mal. Toutes les idées théologiques n'ajoutent rien à la conviction que tout être pensant doit avoir de cette vérité ; il s'abstiendra donc de nuire aux autres & de se nuire à lui-même ; il se sentira forcé à leur faire du bien quand il voudra se rendre solidement heureux & mériter des sentimens sans lesquels la société ne pourroit avoir aucuns charmes pour lui.

Vous voyez donc, Madame, que la foi ne peut aucunement contribuer à la correction des mœurs, vous sentez que ces notions surnaturelles n'ajoutent rien aux obligations que notre nature nous impose ; au contraire plus les idées que la religion nous donne seront obscures, merveilleuses, inconcevables, plus elles seront propres à nous écarter de notre nature & de la droite raison, dont la voix ne nous trompera jamais quand nous daignerons la consulter. Si nous examinons sans préjugé la source d'une infinité de maux dans la société, nous verrons qu'ils sont dûs aux spéculations fatales de la religion qui enivrant les hommes d'enthousiasme, de fanatisme & de délire, les rendent

aveugles, inconfidérés, ennemis d'eux-mêmes & des autres. Un Dieu tyrannique partial & cruel ne rendra jamais fes adorateurs équitables & bienfaifans. Des Prêtres qui nous ordonnent d'étouffer la raifon, ne feront jamais de nous que des êtres déraifonnables prêts à s'enflammer de toutes les paffions qu'ils voudront nous infpirer.

Il eft vrai que leur intérêt exige que nous foyons tels. Ils veulent que nous leur facrifions notre raifon ; parce que cette raifon pourroit les contredire & ruiner leurs grands projets. La foi n'eft utile que pour eux, elle leur foumet des efclaves abrutis dont ils font ce qu'ils veulent, & qui deviennent les inftrumens de leurs paffions. Voilà d'où vient leur zèle pour la propagation de la foi ; voilà la vraie caufe de leur inimitié pour la fcience & pour ceux qui refufent de plier fous leur joug ; voilà pourquoi, quand ils peuvent, ils établiffent l'empire de la foi (c'eft-à-dire leur propre empire) par le fer & par le feu, qui leur tiendront toujours lieu d'argumens.

Tout cela doit vous prouver, Madame, le peu de fruit que la fociété retire de cette foi furnaturelle dont nos docteurs ont fait la premiere des vertus. Elle eft inutile à Dieu qui pour convaincre les hommes n'a befoin que de vouloir que les hommes foient convaincus. Elle eft indigne d'un Dieu fage qui doit ne parler que d'une façon conforme à la raifon qu'il a donnée aux hommes. Elle eft indigne d'un Dieu jufte qui ne peut exiger que les hommes foient convaincus de ce qu'il ne leur eft pas poffible de comprendre ; elle anéantit l'exiftence de Dieu lui-même en nous enfeignant des chofes totalement contraires aux no-

tions que nous avons de la divinité.

Quant à la morale, la foi ne peut la rendre ni plus ſacrée ni plus néceſſaire qu'elle l'eſt déjà par elle-même & par la nature de l'homme ; elle eſt inutile & même dangereuſe à la ſociété, que, ſous prétexte de ſa néceſſité, elle remplit ſouvent de troubles & de crimes réels. Enfin la foi eſt contraire à ſes propres principes ; puiſqu'elle nous force de croire des choſes incompatibles, contradictoires aux notions qu'elle nous donne elle-même, comme nous l'avons remarqué dans l'examen des livres qui contiennent ce qu'on nous ordonne de croire.

A qui donc la foi eſt-elle bonne ? C'eſt uniquement à quelques hommes qui ſe ſervent de la foi pour aſſervir le genre-humain, & pour forcer les nations de travailler ſans relâche à leur grandeur, à leur pouvoir, à leur bien-être. Ces nations en ſont-elles plus heureuſes pour avoir beaucoup de foi ou une confiance bien aveugle dans leurs prêtres ? Non certes, on n'y trouve ni plus de mœurs, ni plus de vertus, ni plus d'induſtrie, ni plus de bonheur ; & l'on remarque au contraire que plus les prêtres ſont puiſſans, plus les peuples ſont corrompus & miſérables.

Mais l'*Eſpérance* qui fait la ſeconde des vertus chrétiennes nous conſole des maux que la foi nous fait ; elle nous ordonne d'être fermement perſuadés que ceux qui auront eu de la foi, c'eſt-à-dire, qui s'en feront rapportés à leurs prêtres, jouiront, en récompenſe de leur ſoumiſſion, d'un bonheur ineffable dans l'autre monde. Ainſi l'eſpérance eſt fondée ſur la foi, de même que la foi a l'eſpérance pour motif &

pour base. La foi nous dit qu'il faut espérer ce que la foi nous dit d'attendre. Mais qu'est-ce que nous devons espérer ? Ce sont des biens ineffables, c'est-à-dire, des biens dont le langage ne peut point nous donner d'idées. Cela posé, nous ne pouvons savoir ce que nous espérons ; il reste donc à examiner comment il est possible d'espérer ou même de desirer ce que la langue ne peut nous exprimer. Comment peut-on sans cesse nous parler de choses dont on nous dit qu'il est impossible de se faire des idées ?

L'espérance n'est donc pas mieux fondée que la foi ; en détruisant celle-ci l'autre se trouve nécessairement anéantie. Mais de quelle utilité l'espérance peut-elle être aux hommes ? Elle les encourage, dira-t-on, à la vertu. Elle les aide à supporter les miseres de la vie, elle console les personnes, qui ont de la foi, dans les adversités. Mais comment peut-on être encouragé, soutenu, consolé par des notions vagues qui ne nous donnent aucunes idées certaines ? Quoi qu'il en soit, il est sûr que l'espérance est très-utile à nos prêtres, pour les tirer d'affaires toutes les fois qu'il s'agit de justifier la providence de ses injustices passageres & des maux qu'elle fait éprouver ici-bas à ses élus. D'ailleurs ces prêtres, malgré tous leurs beaux systêmes, se voyant dans l'impossibilité de procurer aux nations le bonheur qu'ils leur promettent sans cesse, à l'aide de la foi, & les rendant au contraire très-souvent malheureuses par les maux que leur causent les querelles & les idées fausses de la religion, leur disent que l'homme n'est point fait pour ce monde, que le ciel est sa patrie, que

par la suite il jouira d'un bonheur dont il n'a point d'idées. Enfin semblables aux charlatans qui amusent des malades dont leurs drogues ont ruiné la santé, ils ont encore l'avantage de vendre des espérances à ceux qu'ils se sentent incapables de guérir. Nos prêtres, comme beaucoup de médecins, commencent par nous rendre malades par les terreurs qu'ils nous inspirent, le tout pour avoir le plaisir de nous consoler par des espérances qu'ils nous vendent au poids de l'or. C'est proprement dans ce commerce que consiste toute la religion.

La troisieme vertu théologale est la *Charité*; elle consiste à aimer Dieu par dessus toutes choses, & notre prochain comme nous-mêmes. Mais, pour aimer Dieu par dessus toutes choses, il faudroit au moins que la religion daignât le rendre aimable. En bonne foi, Madame, le Dieu que le christianisme nous prescrit d'aimer est-il bien digne de notre amour ? Est-il possible d'éprouver autre chose que de la répugnance pour un tyran partial, capricieux, cruel, vindicatif, jaloux, sanguinaire ? Comment aimer sincérement le plus redoutable des êtres ; le Dieu vivant dans les mains duquel il est affreux de tomber ; le Dieu qui peut consentir à damner éternellement ses créatures ? Nos théologiens savent-ils bien ce qu'ils disent, lorsqu'ils prétendent que la crainte de Dieu est une *crainte filiale*, c'est-à-dire, mêlée d'amour ? Ne devons-nous pas haïr, ne sommes-nous point forcés de détester un pere barbare, qui porte l'injustice assez loin pour châtier le genre-humain innocent, le tout pour se venger du péché de la pomme, qu'il

ne tenoit qu'à lui d'empêcher qu'on ne mangeât ? En vérité, Madame, il n'eſt pas poſſible d'aimer par deſſus toutes choſes un Dieu qui dans la bible ne ſe fait connoître que par des traits propres à inſpirer de l'horreur. Si l'amour de Dieu, comme les janſéniſtes le prétendent, eſt indiſpenſablement néceſſaire au ſalut, nous ne devons point être ſurpris de voir que le nombre des élus ſoit ſi petit. Il eſt même très-peu de gens qui puſſent s'empêche de haïr ce Dieu, ce qui ſuffit pourtant ſuivant les jéſuites. Le pouvoir d'aimer un Dieu, que la religion a rendu le plus haïſſable des êtres, ſeroit, ſans doute, de toutes les graces la plus ſurnaturelle, c'eſt-à-dire, la plus contre nature ! aimer ce qu'on ne connoît pas eſt déjà très-difficile ; aimer ce que l'on craint eſt bien plus difficile encore ; aimer un être que l'on nous peint ſous les couleurs les plus révoltantes eſt évidemment impoſſible.

Nous devons donc être convaincus que ſans des graces inconnues dont les profanes n'ont point d'idées, nul chrétien dans ſon bon ſens ne peut aimer ſon Dieu ; les dévots qui prétendent avoir ce bonheur pourroient bien ſe tromper. Ils ſemblent ſe conduire comme ces vils flatteurs qui dans la vue de faire leur cour à un tyran odieux ou pour ſe ſouſtraire à ſon reſſentiment font ouvertement profeſſion de l'aimer, tandis qu'ils le déteſtent au fond du cœur ; ou bien ce ſont des enthouſiaſtes qui à force de s'exalter l'imagination ſe font illuſion à eux-mêmes & n'enviſagent que du côté le plus favorable un Dieu, qui en même tems qu'on le dit bon, nous eſt par-tout repréſenté comme le plus méchant des

êtres. Les dévôts les plus ſinceres reſſemblent à ces femmes livrées à leur penchant déſordonné, qui ſe paſſionnent pour des amans que toutes celles, qui ne ſont point épriſes comme elles, trouvent indignes de leur attachement. Madame de Sévigné diſoit qu'elle aimoit Dieu *comme un très-galant homme que l'on n'a jamais connu*; mais le Dieu des chrétiens eſt-il un galant homme ? Si elle eût réfléchi ſur le portrait qu'en font la bible & nos théologiens, à moins d'avoir la tête tournée, elle ne l'eût aſſurément point aimé.

A l'égard de l'amour du prochain avions-nous donc beſoin de la religion pour nous faire ſentir que l'humanité nous fait un devoir de montrer de l'affection & de la bienveillance à nos ſemblables ? C'eſt en faiſant éprouver aux autres des diſpoſitions favorables que nous pouvons faire naître en eux les ſentimens que nous deſirons leur trouver pour nous-mêmes. Il ſuffit d'être homme pour avoir des droits ſur le cœur de tout homme ſenſible, aſſez bien conſtitué pour éprouver le ſentiment ſi doux de l'humanité. Eh ! qui mieux que vous, Madame, connoît ce ſentiment ? votre ame compatiſſante n'éprouve-t-elle pas à chaque inſtant le plaiſir de ſoulager des malheureux ? Dépendroit-il de vous, quand même la religion ne vous preſcriroit rien à cet égard, de vous endurcir contre les larmes de l'infortune ? N'eſt-ce pas régner ſur les cœurs que de faire des heureux ? Jouiſſez donc de votre empire, continuez à répandre vos bienfaits ſur tout ce qui vous entoure ; vous vous contenterez vous-même, vous

vous

vous applaudirez du bien que vous aurez fait, les autres vous en béniront, ils vous accorderont le tribut d'affection qui est dû aux ames bienfaisantes.

Le christianisme, non content de recommander l'amour du prochain, prescrit encore d'aimer ses ennemis, précepte dont on attribue l'invention au fils de Dieu lui-même, & par lequel nos docteurs prétendent démontrer la supériorité de sa morale sur celle de tous les sages de l'antiquité. Il s'agit de savoir si ce précepte est possible dans la pratique ; une ame élevée peut bien se mettre au dessus des injures ; il y a de la noblesse à oublier les offenses ; il est digne d'un grand cœur de se venger par des bienfaits, & de forcer à rougir ceux dont on a lieu de se plaindre ; mais il nous est impossible d'éprouver une tendresse véritable pour ceux que nous savons disposés à nous nuire ; cet amour des ennemis, que le christianisme est si fier d'avoir imaginé, est un précepte impossible, la conduite des chrétiens le dément à chaque instant. En effet est-il possible d'aimer ce qui nous afflige ? Sommes-nous les maîtres de chérir la douleur, de recevoir un outrage avec joie, d'aimer ceux qui nous font éprouver des traitemens rigoureux ? Non, sans doute, nous pouvons bien nous soutenir par notre fermeté ou nous consoler par l'espoir des récompenses d'enhaut ; mais en attendant nous n'éprouverons point un amour bien sincere pour les êtres malfaisans à qui nous croirons devoir les maux que nous souffrons à présent ; nous les éviterons au moins, ce qui n'annoncera point de l'amour.

Quoique la religion chrétienne recommande formellement l'amour du prochain, l'amour des ennemis, le pardon des injures, l'on ne peut se dissimuler que ces préceptes ne soient continuellement violés par ceux-mêmes qui en vantent l'excellence. Nos prêtres sur-tout ne paroissent point se piquer de suivre à la lettre ce précepte merveilleux. Il est vrai qu'ils ne regardent plus ni comme leur prochain, ni même comme un homme, quiconque ne pense pas comme eux. C'est, sans doute, d'après ces idées qu'ils décrient, qu'ils persécutent, & qu'ils font, quand ils peuvent, exterminer tous ceux qui leur déplaisent : on ne les voit guere pardonner à leurs ennemis que lorsqu'ils sont dans l'impuissance de s'en venger. Il est vrai que ce ne sont jamais leurs propres injures qu'ils vengent, ce ne sont point leurs propres ennemis qu'ils veulent exterminer, ce sont les injures faites à Dieu, qui sans leurs secours ne pourroit, sans doute, point se venger par lui-même ; d'ailleurs on sait que les ennemis des prêtres ne peuvent jamais manquer d'être les ennemis de Dieu : celui-ci fait toujours cause commune avec ses ministres d'ici-bas ; il trouveroit très-mauvais que par une lâche indulgence ils pardonnassent les offenses qu'ils reçoivent en commun. Ce n'est donc jamais que par zèle que nos prêtres sont cruels, vindicatifs, inhumains ; ils ne manqueroient point, sans doute, de pardonner à leurs ennemis, s'ils ne craignoient que le Dieu des miséricordes ne leur sçût très-mauvais gré de montrer de l'indulgence.

Il faut aimer Dieu par dessus toutes choses, &,

par conséquent, il faut l'aimer préférablement à son prochain. Nous prenons un intérêt très-vif à tout ce qui touche l'objet de notre amour, ainsi tout bon chrétien ne peut se dispenser de montrer du zèle, & même, s'il le faut, il doit exterminer son prochain, quand il pense ou agit d'une façon déplaisante ou injurieuse à son Dieu. L'indifférence dans ce cas seroit un crime ; quand on aime sincérement Dieu, il faut montrer de la chaleur dans sa cause & l'on ne peut en pareil cas pousser les choses trop loin.

C'est sur ces notions absurdes que sont fondés les crimes, les extravagances & les folies, que le zèle religieux a de tout tems produit sur la terre. Des fanatiques imbécilles, envenimés par leurs prêtres se sont haïs, persécutés, égorgés les uns les autres ; ils se sont crus obligés de venger le tout-puissant ; ils ont imaginé que le Dieu de la clémence & de la bonté les voyoit avec plaisir assassiner leurs freres ; ils se sont follement persuadé que défendre la cause des prêtres c'étoit défendre Dieu lui-même. En un mot, d'après des idées si contraires à toutes celles que la religion elle-même donne de la divinité, ses ministres ont été dans tous les siecles les maîtres de troubler les nations & d'exterminer leurs propres ennemis. Sous prétexte de venger le Tout-Puissant, ces prêtres ont trouvé le secret de se venger eux-mêmes, sans s'exposer à la haine ou au blâme que méritoit leur fureur vindicative & leur inhumanité. Au nom du Dieu de la nature, ils étoufferent dans les cœurs des hommes le cri de la nature ; au nom du Dieu de la bonté, ils animerent les hommes à la rage ;

au nom du Dieu des miséricordes, ils défendirent de pardonner jamais.

C'est ainsi, Madame, que le zèle qui est un effet nécessaire de l'amour divin, a de tout tems causé les plus grands ravages sur la terre. Le Dieu des chrétiens à deux faces comme le Janus des romains; tantôt on nous le représente sous les traits de la bonté, tantôt on nous le montre respirant la vengeance, la fureur & la cruauté. Que résulte-t-il de ce double aspect? Les chrétiens sont bien plus effrayés de l'aspect redoutable de leur Dieu qu'ils ne sont rassurés par les traits de sa bonté; ils se défient de ses caprices, ils le croient susceptible de changer, ils s'imaginent que le parti le plus sûr est de le venger & de lui montrer bien du zèle; ils se persuadent qu'un maître très-méchant ne peut point trouver mauvais qu'on lui ressemble, & qu'il ne peut blâmer ses serviteurs, à quelque excès qu'ils portent la vengeance contre ceux qui ont eu la témérité de l'offenser.

Vous voyez, Madame, par tout ce qui précede, les conséquences dangereuses que peut avoir l'amour divin ou le zèle qui en découle. Si cét amour est une vertu elle n'est certainement avantageuse qu'aux prêtres, qui seuls ont le droit d'apprendre aux peuples quand la divinité est offensée; qui seuls profitent des présens qu'on lui fait & des honneurs qu'on lui rend; qui seuls décident des opinions qui lui plaisent & de celles qui lui déplaisent; qui seuls annoncent ce qu'elle exige des hommes & quand il est à propos de venger ses outrages; qui seuls ont intérêt de la rendre redoutable & cruelle

pour ſubjuguer les hommes ; qui ſeuls trouvent le moyen de ſatisfaire leurs vengeances & leurs propres paſſions en la ſuppoſant vindicative & colere, & en inſpirant aux mortels un vertige deſtructeur de toute humanité, une intolérance pour qui rien n'eſt ſacré, & un eſprit perſécuteur qui fit en tout tems des ravages incroyables dans toutes les nations chrétiennes.

D'après les funeſtes principes de leur religion, les chrétiens ne peuvent ſe diſpenſer de haïr & de perſécuter ceux qu'on leur indiquera comme les ennemis de Dieu : dès qu'ils ſuppoſent qu'il faut aimer par deſſus toutes choſes un maître rigoureux qui s'offenſe avec la plus grande promptitude, qui s'irrite même des penſées & des opinions les plus involontaires des hommes, ils doivent ſe croire obligés de lui montrer du zèle, d'entrer dans ſes querelles, de le venger en Dieu, c'eſt-à-dire, ſans mettre de bornes à leur cruauté. Cette conduite eſt une ſuite néceſſaire des idées révoltantes que nos prêtres nous donnent de la divinité. Ainſi un bon chrétien ſera toujours obligé d'être un intolérant. Il eſt vrai que dans la théorie le chriſtianiſme ne prêche que l'indulgence, la tolérance, la concorde & la paix ; mais dans la pratique les chrétiens n'exercent jamais ces vertus, que lorſqu'ils ne ſont point aſſez forts pour donner un libre cours à leur zele deſtructeur. Dans le fait les chrétiens ne montrent les ſentimens les plus communs de l'humanité qu'à ceux qui penſent comme eux, qui font profeſſion de croire les mêmes choſes ; ils ont une répugnance plus ou moins exprimée contre tous ceux qui n'ont point en

tout les mêmes ſpéculations théologiques que leurs prêtres. Nous voyons les perſonnes les plus douces & les plus honnêtes ne point regarder des mêmes yeux celles qui ſont d'une ſecte différente de la leur; par-tout la religion dominante, (c'eſt-à-dire, celle du ſouverain ou des prêtres en faveur deſquels le ſouverain ſe déclare) écraſe toutes les autres ſectes ou du moins leur fait ſentir ſa ſupériorité & ſon antipathie d'une façon très-incommode, très-inſultante & très-propre à révolter. C'eſt ainſi que ſouvent les princes, par complaiſance pour les prêtres, aliénent les cœurs de leurs ſujets les plus fideles, & s'attirent une haine qui devroit ne retomber que ſur les prêtres dont ils ſuivent les conſeils.

En un mot, madame, nous ne voyons nulle part la tolérance ſincérement établie; les prêtres des différentes ſectes apprennent dès l'enfance aux chrétiens à ſe mépriſer ou même à ſe haïr les uns les autres pour des queſtions théologiques que perſonne ne comprendra. Jamais vous ne verrez le clergé, quand il a du pouvoir, prêcher la tolérance; il regardera de mauvais œil tous ceux qui ſe déclareront pour elle, il les accuſera d'indifférence, & les ſoupçonnera d'être des incrédules, des ennemis cachés, en un mot, de faux freres. La ſorbonne, au ſeiziéme ſiecle, déclara que c'étoit une héréſie de dire que l'on ne devoit pas brûler les hérétiques. Si le féroce St. Auguſtin prêcha la tolérance dans quelques circonſtances, nous voyons que ce pere de l'égliſe changea d'avis quand il fut plus initié dans les ſecrets de la politique

ſacerdotale, qui ne s'accommodera jamais de la tolérance. En effet, la perſécution eſt néceſſaire aux prêtres; elle n'a jamais pour objet que de venger l'avarice, l'ambition, la vanité, l'entêtement du clergé. Celui-ci ne cherche qu'à étendre ſon pouvoir, qu'à multiplier ſes eſclaves, qu'à rendre odieux tous ceux qui ne ſe ſoumettent point à lui, ou qui n'ont pas pour ſes déciſions arbitraires le reſpect qui leur eſt dû.

Voilà, ſans doute, pourquoi nos docteurs font tant valoir l'humilité dont ils ont fait une vertu. L'on ne peut nier que la douceur, la modeſtie, la déférence ne ſoient des qualités eſtimables & utiles à la ſociété; les orgueilleux, les inſolens, &c. ſont aſſurément faits pour déplaire dans le commerce de la vie; ils nous repouſſent, ils bleſſent néceſſairement l'amour-propre de tous ceux avec qui ils ont affaire; mais cette déférence qui nous rend agréables à ceux avec qui nous vivons n'a rien de commun avec l'humilité chrétienne. Celle-ci prétend engager l'homme à ſe mépriſer lui-même, à fuir l'eſtime des autres, à ſe défier de ſa raiſon pour ſe ſoumettre aveuglément aux lumiéres infaillibles de ſes guides ſpirituels & leur ſacrifier les vérités que ſon eſprit trouve les mieux démontrées.

Mais à quoi peut mener cette prétendue vertu? Un homme honnête & ſenſé peut-il donc avoir des motifs pour ſe mépriſer lui-même? Que deviennent communément tous ceux qui ceſſent d'être jaloux de l'opinion publique? Quels mobiles plus nobles & plus puiſſans les

hommes peuvent-ils avoir pour servir utilement la patrie que le desir de la gloire & l'envie de mériter les applaudissemens de leurs concitoyens? Quel récompense leur restera-t-il lorsqu'on est assez injuste pour leur refuser ce qu'ils méritent, s'il ne leur est point permis de s'applaudir eux-mêmes & de se féliciter du bien qu'ils ont fait à des ingrats? De quel droit voudroit-on qu'un homme rempli de droiture, de connoissances, de talens & de lumieres, consentît à se croire moins éclairé qu'un prêtre intéressé, qu'un fanatique ignorant qui lui débitent des mensonges ou des rêveries?

Nos prêtres nous répetent sans cesse que c'est l'orgueil qui conduit à l'incrédulité, que la religion demande des esprits humbles & soumis. En bonne foi, n'y auroit-il pas de la stupidité à sacrifier son jugement & ses lumieres aux absurdités palpables que le sacerdoce veut nous faire croire? De quel front un grave docteur ose-t-il me proposer d'admettre humblement des opinions & des mysteres auxquels il est évident qu'il ne conçoit rien lui-même? Y a-t-il donc de la présomption à se croire plus éclairé que des hommes dont tous les systêmes ne sont que des amas de contradictions, d'absurdités, de notions fausses dont le genre-humain est la dupe & souvent la victime? Vous accuseroit-on d'orgueil ou de vanité pour ne point déférer au jugement de Madame D *** dont tous ceux qui la voyent de près sont à portée de connoître la déraison & la malignité?

L'humilité chrétienne est une vertu de moine, elle ne peut être utile à la société, elle n'est

propre qu'à priver notre ame d'énergie ; elle ne peut procurer des avantages qu'aux prêtres, qui sous prétexte de rendre les hommes humbles, ne cherchent réellement qu'à les avilir, à étouffer en eux toute science & tout courage pour les soumettre au joug de la foi, c'est-à-dire, à leur propre joug. Concluez avec moi que les vertus chrétiennes sont des vertus chimériques, inutiles & souvent dangereuses aux hommes, & dont les prêtres seuls peuvent tirer un grand profit. Concluez que cette religion que l'on vante pour la beauté de sa morale, ne nous prêche que des vertus & ne nous ordonne que des pratiques opposées au bon sens. Concluez qu'il est possible d'avoir des mœurs & des vertus sans adopter les opinions, sans se piquer des vertus, sans se soumettre aux devoirs que nos prêtres nous recommandent comme nécessaires au salut. Concluez enfin que l'on peut être l'ami de la vertu sans être l'ami des prêtres, & que l'on peut, sans avoir les vertus chrétiennes, posséder toutes celles qui sont nécessaires à la société.

En regardant la chose de près, nous trouverions peut-être que la vraie morale, (c'est-à-dire celle qui est vraiment utile aux hommes en société) doit être incompatible avec la religion chrétienne, ou avec toute autre religion révélée. En supposant un Dieu partial, colere, vindicatif & changeant, qui s'offense des pensées, des paroles & des actions de ses créatures, il faudra nécessairement que ceux qui se croiront les favoris de ce Dieu dédaignent les autres hommes; leur montrent du mépris, les traitent avec

hauteur, avec dureté & même avec barbarie ; quand ils les regarderont comme les objets du courroux du monarque céleste. Des hommes qui ont la folie de croire que leur Dieu est un tyran fantasque, prompt à s'irriter, implacable dans ses fureurs, seront des esclaves chagrins, tremblans, prêts à nuire à tous ceux qui pourroient par leur conduite, leurs opinions ou leurs discours provoquer la vengeance céléste. Des ignorans assez stupides pour se persuader que leurs guides spirituels sont les organes infaillibles de la divinité, commettront le crime quand ces guides le leur montreront comme nécessaire pour appaiser la divinité. Des hommes assez imprudens pour adopter la morale de ces guides inconséquens dans leurs principes, & peu d'accord avec eux-mêmes dans leurs opinions, n'auront qu'une morale incertaine qui variera suivant les intérêts de ces guides. En un mot, il est impossible de fonder une vraie morale sur un Dieu injuste, capricieux & changeant tel que celui que la religion nous ordonne d'imiter & d'adorer.

Tenez vous en donc, Madame, à vos propres vertus ; elles suffiront à votre bonheur en ce monde, elles vous feront estimer, chérir & respecter de tous ceux qui en sentiront les heureuses influences ; elles vous mettront au moins en droit de vous estimer vous-même ; sentiment qui sera toujours légitime quand on aura la conscience de contribuer au bonheur du genre-humain.

Je suis &c.

NEUVIEME LETTRE.

Après vous avoir fait sentir, Madame, le peu de secours que la religion fournit à la morale, je vais examiner si elle procure des avantages plus réels à la politique, & s'il est bien vrai, comme on le repete sans cesse, qu'elle soit absolument nécessaire au gouverment. Si l'on vouloit fermer les yeux & s'en rapporter à nos prêtres, on croiroit que les opinions sont nécessaires à la tranquillité publique & au repos des états; on se persuaderoit que les princes ne peuvent se passer d'eux pour gouverner les peuples & pour travailler à la félicité de leur empire; enfin ils sont entendre aux souverains qu'ils ont le plus grand intérêt à se conformer à leurs caprices, à faire plier tous les hommes sous leur joug divin, à se mêler de leurs importantes querelles; & ils ne parviennent que trop souvent à persuader aux maîtres de la terre que les ennemis des prêtres sont les ennemis de tout pouvoir, & qu'en sappant les fondemens de l'autel, les fondemens du trône se trouvent nécessairement ébranlés.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux & consulter l'histoire pour sentir la fausseté de ces prétentions & pour apprécier les services importans que les prêtres chrétiens ont de tout tems rendus aux souverains. Depuis la fondation du christianisme nous voyons dans tous les pays où cette religion s'est établie, deux puissances rivales perpétuellement

aux prifes. Nous voyons un état dans l'état. Nous trouvons l'églife, c'eft-à-dire, un corps de prêtres, continuellement oppofée à la puiffance fouveraine, & en vertu de fa miffion divine & de fon miniftere facré, prétendre faire la loi à tous les princes de la terre. Nous trouvons un clergé, énorgueilli des titres qu'il s'eft faits à lui-même, vouloir fe fouftraire à l'obéiffance dûe aux fouverains, prétendre à des prérogatives chimériques & dangereufes, auxquelles on ne peut toucher fans outrager Dieu lui-même : nous voyons des fujets divinifés ne vouloir reconnoître d'autre autorité que la leur, refufer d'obéir à l'autorité temporelle, fe foumettre par préférence à un prêtre étranger, qui fe dit le vicaire de Jéfus-Chrift. Celui-ci prétendit à ce titre commander aux monarques mêmes; foutenu par fes émiffaires & par la crédulité des peuples, il eft fouvent parvenu à faire valoir fes prétentions ridicules, à fufciter aux princes les affaires les plus fâcheufes, à femer le trouble & la difcorde dans leurs états, à ébranler leur trône au point de les forcer d'en defcendre pour s'abbaiffer devant lui.

Tels font les importans fervices que la religion a mille fois rendus aux fouverains. Les peuples aveuglés par la fuperftition ne peuvent guere héfiter entre Dieu & les princes de la terre; les prêtres étant les organes vifibles du monarque invifible, ont un crédit immenfe fur des efprits prévenus; l'ignorance des peuples les met ainfi que leurs fouverains à la merci des prêtres. Les nations fe trouvent continuellement entraînées dans leurs futiles querelles; les princes

depuis un grand nombre de fiecles n'ont eu d'autre occupation que de s'oppofer aux entreprifes du clergé, de fe défendre contre lui, de contenir des quérelleurs opiniâtres qui fe prétendoient autorifés à parler au nom de Dieu; prefque jamais ils ne font parvenus à faire taire des fourbes intriguans ou des fanatiques imbécilles & vains qui fe jugeoient intéreffés ou qui fe croyoient en confcience obligés de troubler les états.

L'attention continuelle que les princes ont été forcés de donner au clergé, les ont empêchés de s'occuper du bonheur de leurs fujets, qui fouvent complices de leurs prêtres, fe font oppofés même au bien qu'on vouloit leur faire. Les chefs des nations trop foibles pour réfifter au torrent de l'opinion furent obligés de céder, de ménager le facerdoce, de fe concerter avec lui. Quand ils voulurent s'oppofer à fes vues, ils ne rencontrerent que des piéges cachés ou une oppofition ouverte. Quand ils voulurent les écouter, ils lui facrifierent lâchement le bonheur & le repos de leurs autres fujets. Souvent des mains parricides & rebelles furent armées par le facerdoce altier & vindicatif contre les fouverains les plus dignes de régner; les prêtres fous prétexte de venger Dieu firent fentir leur colere aux monarques eux-mêmes, quand ils les trouverent peu difpofés à plier fous leur joug. En un mot, dans tous les pays, nous voyons que les miniftres de la religion ont exercé de tout tems la licence la plus effrénée. Nous voyons par-tout des empirés divifés par leurs foins, des trônes renverfés, des princes égorgés, des fujets animés à la

révolte ; & quand nous approfondiſſons les choſes, nous trouvons que c'eſt l'ambition, la cupidité, la vanité du clergé qui ont été les véritables cauſes & les mobiles de tous ces ravages. C'eſt ainſi que la religion a produit ſi ſouvent l'anarchie & a renverſé les empires dont elle prétend être l'appui.

Les ſouverains n'ont pu jouir de la paix que lorſque, honteuſement dévoués aux prêtres, ſoumis à leurs caprices, eſclaves de leurs opinions ils les ont laiſſés régner en leur place. Alors la puiſſance ſouveraine fut ſubordonnée au ſacerdoce, le prince ne fut que le premier ſerviteur de l'égliſe ; elle l'avilit ſouvent au point d'en faire ſon bourreau ; elle en fit l'exécuteur de ſes décrets ſanguinaires ; elle le força de tremper ſes mains dans le ſang de ſes ſujets que ſes miniſtres avoient proſcrits ; elle en fit l'inſtrument viſible de ſes vengeances, de ſes fureurs, de ſes paſſions cachées. Au lieu de travailler au bonheur de ſes peuples le ſouverain eut la complaiſance de tourmenter, de perſécuter, d'immoler des citoyens honnêtes, de s'attirer la haine d'une partie de ceux dont il étoit le pere pour aſſouvir l'ambition & la rage intéreſſée de quelques prêtres toujours étrangers dans l'état qui les nourrit, & qui ne s'en diſent des membres que pour le dominer, le déchirer, le dépouiller & le dévorer impunément.

Pour peu, Madame, que vous daignez y réfléchir vous conviendrez que je n'exagere point les choſes. Des exemples récens vous prouvent que, même dans ce ſiecle qui ſemble vouloir s'éclairer, les états ne ſont point à l'abri des ſe-

touffes que les prêtres ont de tout tems fait éprouver aux nations. Vous avez cent fois gémi à la vue des triftes folies que produifoient parmi nous des queftions puériles. Vous avez frémi des affreufes conféquences qu'ont eu des démêlés ridicules, indignes d'occuper des êtres raifonnables. Vous avez tremblé avec tous les bons citoyens à la vue des effets tragiques que pouvoit produire la fcélérateffe enivrée d'un fanatifme pour qui rien n'eft facré. Enfin vous avez vu l'autorité fouveraine forcée de lutter fans ceffe contre des fujets rebelles qui prétendoient que leur confcience ou que les intérêts de la religion les obligeoient de réfifter aux volontés les plus fenfées & les plus équitables.

Nos peres plus religieux & moins éclairés que nous ont été les témoins de fcènes bien plus terribles encore ; ils ont vu des guerres civiles ; des ligues ouvertement formées contre le fouverain ; la capitale fubmergée dans le fang des citoyens ; deux monarques fucceffivement immolés à la fureur du clergé qui foufloit de toutes parts le feu de la fédition. Ils ont vu depuis des rois en guerre contre leurs propres fujets ; un fouverain fameux ternir toute fa gloire en perfécutant, contre la foi des traités, des fujets qui euffent vécu tranquilles, fi on les eût laiffés jouir en paix de la liberté de confcience ; enfin ils ont vu ce même prince dupe d'une fauffe politique que dictoit l'intolérance, bannir avec les proteftans l'induftrie de fes états, forcer les arts & les manufactures à fe réfugier chez nos plus cruels ennemis.

Nous voyons en Europe la religion influer sans cesse sur les choses temporelles ; nous la voyons régler les intérêts des princes ; nous la voyons diviser & rendre ennemies des nations chrétiennes, parce que leurs guides spirituels n'ont point en tout les mêmes opinions. L'Allemagne est divisée en deux partis religieux perpétuellement opposés d'intérêts. Nous trouvons par-tout les protestans ennemis nés des catholiques, toujours en défiance contre eux, & ces mêmes catholiques ligués avec leurs prêtres contre tous ceux qui n'ont point une façon de penser aussi abjecte & aussi servile que la leur.

Voilà, Madame, les avantages signalés que la religion procure aux nations. On ne manquera pas de nous dire que ces terribles effets sont dûs aux passions des hommes, & non à la religion chrétienne, qui sans cesse recommande la charité, la concorde, l'indulgence & la paix. Mais, pour peu que l'on réfléchisse aux principes de cette religion, on s'appercevra bientôt qu'ils sont incompatibles avec ces belles maximes qui ne furent pratiquées par les prêtres chrétiens que quand ils n'eurent point la force de persécuter leurs ennemis & de leur faire sentir le poids de leur colere. Les adorateurs d'un Dieu jaloux, vindicatif, sanguinaire, tel qu'est évidemment celui des juifs & des chrétiens, ne peuvent être ni modérés, ni tranquilles, ni humains. Les adorateurs d'un Dieu qui s'offense des pensées & des opinions de ses foibles créatures, qui réprouve & veut qu'on extermine tous ceux qui suivent un autre culte que le sien, sont nécessairement intolérans, persécuteurs & méchans.

méchans. Les adorateurs d'un Dieu qui n'a point voulu s'expliquer clairement & qui semble ne s'être révélé à ses favoris que pour dérouter la raison & les jetter dans des incertitudes & des embarras continuels, ne peuvent jamais être bien d'accord dans leurs opinions sur les volontés de ce Dieu ; ils doivent au contraire se disputer éternellement sur la façon d'entendre ses oracles ambigus, ses mysteres impénétrables, ses préceptes surnaturels qui ne semblent inventés que pour mettre l'esprit humain à la torture, & pour faire naître des disputes que rien ne peut terminer que la force.

Il ne faut donc point s'étonner si depuis la naissance du christianisme, nos prêtres n'ont point été un seul instant sans disputer. Il sembleroit que Dieu n'eût envoyé son fils sur terre que pour que sa doctrine merveilleuse fût une pomme de discorde pour ses prêtres & pour ses adorateurs. Les ministres d'une église fondée par le Christ lui-même, qui a promis de l'éclairer sans cesse, de lui envoyer son Saint-Esprit, n'ont jamais pu convenir de leurs faits. Nous voyons dans quelques époques cette église infaillible presqu'entiérement entraînée dans l'erreur. Vous savez, Madame, que dans le quatrieme siecle, de l'aveu de nos docteurs mêmes, peu s'en fallut que toute l'église ne suivît l'opinion des Ariens qui ne nioient pas moins que la divinité de Jesus-Christ. L'esprit de Dieu avoit alors tellement abandonné son église que ses ministres se disputoient sur le dogme fondamental de la religion chrétienne.

Malgré ces querelles continuelles l'église s'ar-

roge pourtant le droit de fixer la croyance des fideles, elle se prétend infaillible, & si les docteurs protestans ont renoncé à cette prétention hautaine & ridicule, ils n'en veulent pas moins que leurs décisions sacrées soient reçues comme des oracles du ciel par tous les adhérens. Les prêtres toujours en discorde entre eux se sont perpétuellement maudits, anathématisés, damnés les uns les autres; chaque parti, par vanité, s'en tint opiniâtrément à ses propres opinions, & traita ses adversaires d'hérétiques; la violence seule décida les questions, termina les disputes & fixa la croyance. Ceux des prêtres querelleurs qui sçurent attirer les souverains dans leur parti, furent *Orthodoxes*, c'est-à-dire, se vanterent d'être les possesseurs exclusifs de la doctrine véritable; ils se servirent de leur crédit pour écraser leurs adversaires qu'ils traiterent toujours avec la derniere barbarie.

Quoi qu'en puissent dire nos docteurs, pour peu que nous y fassions attention, nous trouverons que ce fut toujours le pouvoir des empereurs & des rois qui réellement & en dernier ressort fixa la foi des chrétiens; c'est à grands coups d'épée que l'on apprit en tout pays aux nations les opinions théologiques qui plaisoient le plus à la divinité; la vraie croyance fut toujours celle qui eut les princes pour adhérens; les fideles furent toujours ceux qui eurent assez de force pour exterminer leurs ennemis, que jamais ils ne manquerent de traiter en ennemis de Dieu. En un mot, ce sont les princes qui furent véritablement infaillibles; ce sont eux

que nous devons regarder comme les vrais fondateurs de la foi ; ce sont eux qui en tout tems ont décidé de la doctrine qu'il falloit admettre ou rejetter ; enfin ce sont eux seuls qui fixeront toujours la religion de leurs propres sujets.

Depuis que le christianisme a été adopté par quelques nations nous voyons que la religion a presqu'entiérement absorbé l'attention des souverains. Ou les princes aveuglés par la superstition furent dévoués aux prêtres ; ou ces princes crurent que la prudence exigeoit au moins qu'ils ménageassent un clergé devenu le vrai maître des peuples, qui ne voient rien de plus sacré ni de plus grand que les ministres de leur Dieu. Dans l'un & l'autre cas la saine politique ne fut jamais consultée : elle fut lâchement sacrifiée aux intérêts de l'état. C'est par une suite de la superstition des princes que nous voyons l'église si richement dotée dans des tems d'ignorance ; on crut enrichir Dieu en mettant dans l'abondance les prêtres d'un Dieu pauvre, l'ennemi déclaré des richesses. Des guerriers sauvages & sans mœurs se flatterent de pouvoir expier tous leurs péchés en fondant des monasteres, & en donnant des biens immenses à des hommes qui faisoient vœu de pauvreté. On crut bien mériter du Tout-Puissant en récompensant l'oisiveté, que l'on regarda comme un grand bien, vû qu'elle permettoit de vaquer à la priere dont on s'imagina que les nations avoient un besoin pressant & continuel. C'est ainsi que par la superstition des princes, des grands & des peuples, le clergé devint opulent & puissant ; le Monachisme fut honoré, & les citoyens les

plus inutiles, les moins soumis, les plus dangereux furent les mieux récompensés, les plus considérés, les mieux payés ; ils furent comblés de bienfaits, de privileges, d'immunités ; ils jouirent de l'indépendance ; ils eurent un grand pouvoir que suivit la licence ; ainsi la dévotion imprudente des souverains mit des prêtres à portée de leur résister à eux-mêmes, de leur faire la loi & de troubler l'état impunément.

Le clergé parvenu à ce point de puissance & de grandeur, devint redoutable aux monarques mêmes ; ceux-ci furent obligés ou de plier sous son joug ou d'être en guerre avec lui. Quand les souverains céderent ils ne furent que les esclaves des prêtres, les instrumens de leurs passions, les vils adorateurs de leur pouvoir ; quand ils refuserent de céder, ces prêtres leur susciterent les embarras les plus cruels ; ils lancerent contre eux les anathêmes de l'église, les peuples furent soulevés au nom du ciel, les nations se partagerent entre le monarque céleste & le monarque terrestre ; celui-ci eut beaucoup de peine à se soutenir sur un trône que les prêtres pouvoient faire chanceler ou même détruire à volonté. Il fut un tems en Europe où le prince & le repos de son état dépendoient uniquement du caprice d'un prêtre. Dans ces tems d'ignorance, de dévotion & de troubles si favorables au clergé, un monarque foible & pauvre entouré d'une nation misérable, étoit à la merci d'un pontife romain, qui pouvoit à chaque instant anéantir sa félicité, ameuter ses sujets contre lui & le précipiter dans l'abime de la misere.

En général, Madame, nous trouverons que dans les pays où la religion domine, le souverain est nécessairement dans la dépendance des prêtres ; il n'a du pouvoir que du consentement du clergé ; ce pouvoir disparoît dès qu'il déplaît à des moines, qui bientôt sont assez forts pour soulever les peuples contre lui ; ceux-ci, suivant les principes de leur religion, ne peuvent guere balancer entre leur Dieu & leur souverain : mais Dieu ne dira jamais que ce que ses prêtres lui feront dire, & l'ignorance & la déraison que ces prêtres auront soin de maintenir, empêcheront les peuples d'examiner si les organes de la divinité les trompent & rendent fidélement ses décrets.

Concluez donc avec moi que les intérêts du souverain ne peuvent s'accorder avec ceux des ministres de la religion chrétienne, qui furent dans tous les siecles les citoyens les plus turbulens, les plus rebelles, les plus difficiles à réduire, & dont les attentats se sont souvent étendus jusqu'à la personne des rois. Que l'on ne nous dise donc pas que le christianisme est le plus ferme appui du trône, qu'il fait regarder les monarques comme les images de la divinité, qu'il enseigne que *tout pouvoir vient d'en-haut.*

Ces maximes ne sont faites que pour endormir les princes ; elles sont destinées à flatter ceux dont le clergé se croit sûr & dont il fait tout ce qu'il veut ; ces flatteurs changent bientôt de ton, quand les princes ont la témérité de manquer de souplesse à leurs volontés les plus pernicieuses, ou quand ils ne se prêtent point aveuglément à toutes leurs vues ; alors le

souverain n'est plus qu'un impie, un hérétique, à qui l'on peut & l'on doit manquer de foi ; que dis-je ! Il devient un tyran que l'on peut exterminer, & l'on enseigne alors que c'est une action louable que de débarrasser la terre d'un ennemi du ciel.

Vous savez, Madame, que ces odieuses maximes ont été mille fois enseignées par des prêtres qui, dès qu'on veut les réduire, nous disent, que le souverain *met la main à l'encensoir*, & nous crient qu'*il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*. Les prêtres ne sont dévoués aux princes que quand les princes leur sont aveuglément soumis. Ils prêchent hautement qu'on peut les exterminer quand ils refusent d'obéir à l'église, c'est-à-dire, à eux-mêmes. Quelque horribles que soient ces maximes, quelque dangereuses qu'elles puissent être à la sureté des souverains & à la tranquillité des sujets, elles ne laissent pas d'être des conséquences immédiates des principes du judaïsme & du christianisme. Nous voyons le régicide, la révolte & la trahison approuvés & loués dans l'ancien testament. Dès qu'on suppose que Dieu s'offense des pensées des hommes ; dès que l'on s'imagine que les hérétiques lui déplaisent ; il est très-naturel d'en conclure qu'un souverain hérétique ou impie, c'est-à-dire, qui désobéit à un clergé fait pour régler sa croyance, qui s'oppose aux vues sacrées d'une église infaillible, qui peut entraîner la perte & l'apostasie d'une grande partie de la nation, peut être légitimement attaqué par ses sujets, pour qui la religion doit

être la chose la plus importante en ce monde, & plus chere que la vie. D'après de tels principes, il est impossible qu'un chrétien zèlé ne pense rendre un service à Dieu en punissant son ennemi, & servir sa nation en la débarrassant d'un chef qui pourroit mettre obstacle à son bonheur éternel.

Vous voyez donc, Madame, que les jésuites, ces grands prôneurs du régicide raisonnoient en bons chrétiens, & d'une façon très-conséquente aux principes de leur religion, quoique leurs enseignemens fussent très-opposés à la sûreté des souverains & au repos des nations. Cependant, suivant ces maximes, la vie d'un prince dépendroit du caprice d'un pape ou d'un évêque, qui en le déclarant hérétique ou en l'excommuniant, le transformeroit aussi-tôt en un tyran, sur la tête duquel il appelleroit la fureur du premier fanatique qui courroit au martyre. Si ces mêmes jésuites ont flatté les rois & ont été les fauteurs du pouvoir absolu, ils ne se sont conduits ainsi que lorsqu'ils étoient les maîtres de leurs consciences, ou lorsque ces princes se prêtoient aveuglément à leurs desirs ; ils ont été rebelles & séditieux toutes les fois qu'ils n'ont point trouvé en eux la docilité requise.

L'obéissance du clergé n'est jamais que conditionnelle : il sera soumis à son prince, il flattera son pouvoir, il soutiendra sa puissance, pourvu que le prince se soumette à ses ordres, ne mette point d'obstacles à ses projets, ne touche point à ses intérêts, ne change rien aux dogmes sur lesquels les ministres de l'église sont convenus de fonder leur propre grandeur, en-

fin pourvu qu'il reconnoiſſe leurs droits divins qui ſont viſiblement contraires à ceux de la ſouveraineté, & qui ſappent évidemment les fondemens du trône.

Il ne faut en effet qu'ouvrir les yeux pour s'appercevoir que les prêtres ſont des hommes très-dangereux. Le but qu'ils ſe propoſent eſt viſiblement de dominer ſur les eſprits pour dépouiller les corps qu'ils ont ſubjugués par les armes de l'opinion. Voilà pourquoi nous voyons partout ces ennemis de l'eſpece humaine déclarer une guerre ouverte à la ſcience & à la raiſon ; on voit évidemment que leur ſyſtême invariable eſt d'abrutir les hommes afin de les ſoumettre à leur joug onéreux. Contens d'être opulens & puiſſans, ils plongent leurs concitoyens dans l'ignorance, dans la miſere, dans la langueur ; ils découragent le cultivateur par leurs dixmes, leurs extorſions, leurs ſéductions ; ils anéantiſſent l'activité, les talens & l'induſtrie, ils ſemblent ſe plaire à ne régner que ſur des malheureux. Les plus belles contrées de l'Europe dévotement ſoumiſes à des prêtres, ainſi que leurs pieux ſouverains, ſont devenues incultes & dépeuplées. Si l'inquiſition, qui donne aux miniſtres de l'égliſe le droit de juger dans leur propre cauſe, & d'exterminer leurs ennemis, a maintenu l'Italie, l'Eſpagne & le Portugal dans une croyance bien orthodoxe, elle ne peut aſſurément point ſe vanter d'avoir rendu ces états bien floriſſans. Dans ces vaſtes pays ſi favoriſés du ciel, les prêtres & les moines ſeuls vivent dans l'abondance ; les ſouverains ſont ſans force & ſans gloire, & les ſujets languiſſent dans l'in-

digence & l'efclavage. Ils n'ont pas même le courage de fe tirer de leur mifere ; plutôt que de travailler ils vont mandier leur pain à la porte d'un prélat ou d'un prêtre qui vit dans l'abondance ; ils fe dépouillent du peu qu'ils ont pour engraiffer encore des moines licentieux qui leur vendent des prieres ; ils achetent des plus déréglés des hommes l'expiation de leurs propres dérèglemens & des vices les plus honteux. Enfin ils font prêts à fe révolter contre leur fouverain légitime dès qu'un moine factieux leur fait entendre que c'eft du trône que viennent les maux que l'églife leur fait.

Les prêtres nous vanteront, fans doute, l'utilité de leurs fonctions. Indépendamment de leurs prieres dont depuis tant de fiecles les nations ont retiré tant de fruits ; ils nous diront qu'eux feuls s'occupent de l'éducation publique, de l'inftruction des peuples, du foin de les contenir dans le devoir & de leur enfeigner la morale. Hélas ! Madame, fi nous venons à pefer ces prétendus fervices que les prêtres nous rendent, nous les verrons bientôt réduits à rien & même nous trouverons qu'ils ont été dans tous les tems bien plus funeftes qu'utiles aux nations.

En quoi confifte en effet l'éducation que nos guides fpirituels ont malheureufement le droit exclufif de donner à la jeuneffe ? Tend-elle à faire de nous des citoyens courageux, raifonnables, vertueux ? Non, fans doute, elle fait de nous des lâches dont toute la vie eft tourmentée de terreurs imaginaires ; elle en fait des fuperftitieux, qui n'ont que des vertus monafti-

ques, & qui, s'ils suivent fidélement les leçons de leurs maîtres, seront parfaitement inutiles à la société ; elle en fait des dévots intolérans prêts à détester quiconque ne pensera pas comme eux ; elle en fait des fanatiques prêts à désobéir au souverain dès qu'on leur persuadera que ce souverain est rebelle à l'église. Qu'apprennent-ils à leurs éleves ? ils leur font perdre un tems précieux à réciter des prieres, à répéter machinalement des dogmes théologiques auxquels, même dans l'âge mûr, ils ne comprendront rien ; ils leur enseignent des langues mortes, inutiles à la société présente & qui peuvent tout au plus contribuer à leur amusement. Ils terminent ces belles études par une philosophie, qui dans les mains des prêtres n'est devenue qu'une science de mots, un jargon vuide de sens, propre à les disposer à la science inintelligible qu'on nomme *Théologie*. Mais cette théologie elle-même est-elle donc bien utile aux nations ? Ces disputes interminables qui s'élevent entre nos profonds métaphysiciens sont-elles bien intéressantes pour des peuples qui n'y comprennent rien ? Le peuple de Paris & des provinces est-il bien avancé quand nos docteurs se disputent entre eux sur ce qu'il faut penser de la grace ?

Quant aux instructions que nos prêtres nous répétent sans cesse, il faudroit bien de la foi pour en découvrir l'utilité. Ces instructions si vantées consistent à nous entretenir de mysteres ineffables, de dogmes merveilleux, de fables ou d'histoires parfaitement ridicules, de terreurs paniques, de prédictions fanatiques & lugubres, de menaces effrayantes, & sur-tout de

systêmes si profonds, que ceux-mêmes qui les annoncent n'y peuvent rien comprendre. En vérité, Madame, en tout cela je ne puis voir rien d'utile : les nations ont-elles de grandes obligations à des gens qui méditent pour elles des profondeurs qui demeurent toujours également impénétrables pour tout le genre-humain? Convenez que nos docteurs qui s'occupent si péniblement du soin de nous arranger une foi bien pure, travaillent en pure perte. Au moins les peuples ne sont guere à portée de profiter de leurs importans travaux. Souvent la chaire devient le théâtre de la discorde ? delà les harangueurs sacrés s'injurient les uns les autres, soufflent leurs passions à leurs *Chrétiens Auditeurs*, allument leur zèle contre les ennemis de l'église, & deviennent les trompettes de l'esprit de parti, de la fureur & de la sédition. Si ces prédicateurs enseignent la morale, c'est une morale surnaturelle & peu faite pour l'homme. S'ils prêchent des vertus, ce sont des vertus théologiques dont nous avons assez fait voir l'inutilité. Si par hazard quelqu'un s'échappe à prêcher des vertus humaines & sociales, vous savez, Madame, qu'il devient l'objet de la haine & de la critique de ses confreres ; il est dédaigné par les dévots qui n'aiment que des vertus évangéliques qu'ils ne peuvent comprendre, ou qui ne connoissent rien de plus important que les pratiques mystérieuses dans lesquelles la dévotion fait consister toute la morale.

Voilà donc à quoi se bornent les importans services que les ministres du seigneur ont depuis tant de siecles rendus aux nations! ils ne

valent point, en conscience, le prix excessif dont on les paye ; au contraire si l'on traitoit les prêtres suivant leur mérite, si l'on apprécioit leurs fonctions à leur juste valeur, peut-être trouveroit-on qu'ils ne méritent point un salaire plus grand que ces empyriques qui débitent aux coins des rues des remedes plus dangereux que les maux qu'ils promettent de guérir.

C'est en privant le clergé d'une portion de ses biens immenses conquis sur la crédulité des hommes ; c'est en resserrant ou même en anéantissant sa puissance sur la puissance souveraine ; c'est en le dépouillant de ses immunités, de ses priviléges chimériques & nuisibles ; c'est en forçant ses membres à devenir au moins des citoyens paisibles que les princes parviendront quelque jour à soulager les peuples, à leur rendre le courage, à faire des sujets plus actifs, plus industrieux, plus sensés, plus tranquilles & plus soumis. Tant qu'il y aura deux puissances dans l'état, ces puissances seront nécessairement en guerre, & celle qui aura la divinité pour elle aura des avantages immenses sur la puissance humaine. Si toutes les deux se prétendent émanées de la même source, les peuples ne sçauront à qui entendre, les sujets se partageront, le combat n'en sera que plus furieux, & la tête du souverain ne pourra se soutenir contre les têtes multipliées de l'hydre ecclésiastique. Les serpens enfantés par la verge d'Aaron dévoreront à la fin les serpens des magiciens de Pharaon.

En ce cas, me direz-vous, Madame, com-

ment un prince éclairé pourroit-il venir à bout de réduire des prêtres rebelles qui depuis si longemps sont en possession de l'esprit des peuples & du droit de se rendre impunément formidables au souverain lui-même? Je vous répondrai que malgré les soins vigilans & les efforts redoublés du sacerdoce, les nations commencent à s'éclairer; elles semblent enfin fatiguées d'un joug trop incommode, qu'elles n'ont si longtemps porté que parce qu'elles croyoient pieusement qu'il leur étoit imposé par le très-haut & qu'il étoit nécessaire à leur bonheur. Les erreurs ne peuvent être éternelles, elles disparoissent aux approches de la vérité. Nos prêtres le sentent très-bien; leurs déclamations continuelles contre tous ceux qui veulent éclairer le genre-humain sont une preuve indubitable de la crainte qu'ils ont de voir leurs complots dévoilés. Ils redoutent les yeux perçans de la philosophie, ils craignent le régne de la raison qui ne sera jamais celui de la révolte ou de l'anarchie. Ce n'est donc pas aux princes à partager leurs craintes ni à se rendre les exécuteurs de leurs vengeances; ils se nuisent à eux-mêmes lorsqu'ils soutiennent la cause de leurs rivaux turbulens, qui de tout tems ont été les vrais ennemis de la puissance souveraine, & les vrais perturbateurs du repos public; enfin les princes se liguent avec leurs ennemis quand ils font cause commune avec les prêtres, & quand ils s'efforcent d'empêcher les peuples de revenir de leurs erreurs.

Les souverains sont plus intéressés que personne au progrès de la raison humaine & à la

destruction des erreurs dont ils furent tant de fois les premieres victimes. Si les hommes ne s'étoient point éclairés peu-à-peu, les chefs des nations seroient encore comme autrefois sous le joug d'un pontife romain, qui pourroit à volonté porter le trouble dans leurs états, soulever leurs sujets & peut-être les priver du trône & de la vie. Sans les progrès insensibles de la raison, les rois se trouveroient encore à la tête d'une foule tumultueuse de sujets ignorans & dévots, prêts à se révolter au signal d'un prêtre inquiet ou d'un moine séditieux.

Vous voyez donc, madame, que les hommes qui pensent & qui apprennent à penser aux autres, sont bien plus utiles aux souverains que ceux qui veulent étouffer la raison & proscrire à jamais la liberté de penser; vous voyez que les vrais amis de la puissance souveraine sont ceux qui répandent des lumieres sur les peuples. Vous sentez qu'en bannissant ces lumieres & en persécutant la philosophie, le gouvernement sacrifie ses intérêts les plus chers à un clergé séditieux, dont l'ambition & l'avarice voudroient tout envahir, & dont l'orgueil fut toujours indigné d'obéir à un pouvoir qu'il prétend subordonner au sien.

Il n'est point un seul prêtre qui ne se croye supérieur à son roi. On a vu souvent le sacerdoce avouer des prétentions si hautaines: toujours il entre en fureur quand on veut le soumettre à la puissance séculiere; il la regarde comme profane, il la traite de tyrannie quand elle veut le mettre à la raison; il prétendit en tout tems que sa personne étoit sacrée, que ses

droits venoient de Dieu lui-même, que l'on ne pouvoit sans sacrilege, ou sans outrager la divinité, toucher aux biens, aux privileges, aux immunités qu'il avoit attachés à l'ignorance & à la crédulité. Toutes les fois que l'autorité souveraine voulut toucher à ces objets devenus inviolables & sacrés entre les mains du clergé, on ne put appaiser ses clameurs; il fit des efforts pour soulever les peuples contre l'autorité; celle-ci lui parut tyrannique parce qu'elle eût la témérité de vouloir le soumetre à la loi, de réformer ses abus, de lui ôter le pouvoir de nuire. L'autorité lui paroît légitime quand elle écrase ses ennemis, elle lui paroît insupportable dès qu'elle est raisonnable & favorable aux nations.

Les prêtres sont essentiellement les plus méchans des hommes & les plus mauvais citoyens d'un état; il faudroit un miracle pour qu'ils ne fussent point tels; ils furent en tout pays les *enfans-gâtés* des nations. Ils sont altiers, vû qu'ils prétendent que c'est de Dieu lui-même qu'ils ont reçu leur mission & leur pouvoir. Ils sont ingrats, vû qu'ils assurent n'être redevables qu'à Dieu seul des bienfaits qu'ils tiennent visiblement de la générosité des souverains & des peuples. Ils sont audacieux, parce que depuis un grand nombre de siecles ils jouissent de l'impunité. Ils sont inquiets & turbulens, parce que sans cesse ils ont envie de jouer un grand rôle. Ils sont querelleurs & factieux, parce que jamais ils ne pourront convenir de la façon d'entendre les prétendues vérités qu'ils enseignent aux hommes. Ils sont soupçonneux, dé-

fians & cruels, parce qu'ils ſentent très-bien qu'ils ont tout lieu de craindre que leurs impoſtures ne ſe découvrent. Ils ſont les ennemis nés de la vérité, parce qu'ils appréhendent qu'elle n'anéantiſſe leurs prétentions. Ils ſont implacables dans leurs vengeances, parce qu'il leur ſeroit dangereux de pardonner à ceux qui veulent ébranler leur doctrine dont ils connoiſſent la foibleſſe. Ils ſont hypocrites, parce que la plupart d'entr'eux ſont trop ſenſés pour croire les revêries qu'ils débitent aux autres. Ils ſont opiniâtres dans leurs idées, parce qu'ils ſont vains & que d'ailleurs il ſeroit dangereux de ſe déſiſter d'une façon de penſer dont ils ſuppoſent Dieu l'auteur. Nous les voyons ſouvent déréglés & ſans mœurs, parce qu'il eſt impoſſible que l'oiſiveté, la moleſſe & le luxe ne corrompent le cœur. Nous les voyons quelquefois auſteres & ſéveres dans leur conduite pour en impoſer au peuple & parvenir à leurs vues ambitieuſes. S'ils ſont hypocrites & fourbes, ils ſont trés-dangereux; s'ils ſont imbécilles & fanatiques de bonne foi, ils n'en ſont pas moins à craindre. Enfin preſque toujours nous les voyons rebelles & ſéditieux, parce qu'une autorité qui vient de Dieu n'eſt pas faite pour plier ſous l'autorité des hommes.

Voilà, Madame, le portrait fidele des membres d'un corps puiſſant, à qui depuis longtems les gouvernemens ont cru devoir ſacrifier tous les autres. Voilà les citoyens que le préjugé récompenſe le plus richement, que les princes honorent aux yeux des peuples, à qui ils donnent leur confiance, qu'ils regardent comme

me les appuis de leur pouvoir, qu'ils jugent nécessaires au bonheur & à la sûreté de leurs empires. Vous jugerez vous-même si le tableau est ressemblant ; vous êtes à portée de voir mieux que personne leurs intrigues, leurs menées, leur conduite & leurs discours, & vous trouverez toujours que leur projet constant est de flatter les princes afin de les dominer & de mettre les nations dans l'esclavage.

C'est pour complaire à des citoyens si dangereux que les souverains se mêlent de questions théologiques, prennent parti pour ceux qui savent les séduire, persécutent tous ceux qui ne leur sont point soumis, proscrivent avec fureur tous les amis de la raison, & étouffant les lumieres, nuisent à leur propre pouvoir. Car ces prêtres qui crient au sacrilege quand les princes se mêlent de leurs affaires, ou quand ils veulent les mettre à la raison, s'indignent contre ces mêmes princes lorsqu'ils refusent de s'en mêler pour détruire leurs ennemis, & les traitent d'impies quand ils ont pour leurs querelles l'indifférence qu'elles méritent.

Quand, revenus de leurs préjugés, les princes voudront enfin être vraiment les maîtres chez eux, qu'ils cessent d'écouter les conseils intéressés & souvent sanguinaires de ces hommes divins, qui rapportant tout à eux-mêmes, voudroient qu'on leur sacrifiât le bonheur, le repos, les richesses de tous les ordres de l'état. Que le souverain n'entre jamais dans leurs querelles ; qu'il ne leur donne point une importance dangereuse en interposant son autorité ; qu'il ne persécute jamais pour des opinions qui sont communément

de part & d'autre également ridicules & destituées de fondement ; elles n'intéresseroient jamais l'état si le souverain n'avoit pas la foiblesse de s'y intéresser lui-même. Qu'il donne un libre cours à la façon de penser, mais qu'il régle par de bonnes loix la façon d'agir des sujets ; qu'il permette à chacun de rêver ou de spéculer comme il voudra, pourvû qu'il se conduise d'ailleurs en honnête homme & en bon citoyen. Au moins qu'il ne s'oppose pas aux progrès des lumieres, qui seules sont capables de tirer les peuples de l'ignorance, de la barbarie & de la superstition dont les princes chrétiens ont été tant de fois les premieres victimes : qu'il soit bien convaincu que des citoyens éclairés & instruits sont bien plus soumis & plus paisibles que des esclaves stupides, sans lumieres & sans raison, qui seront toujours prêts à prendre toutes les passions qu'un fanatique voudra leur inspirer.

Que le souverain s'occupe sur-tout de l'éducation de ses sujets ; qu'il ne souffre point que le clergé s'en empare tout seul & qu'il entretienne dès l'enfance ses éleves de notions mystiques, de rêveries insensées, de pratiques superstitieuses qui ne sont propres qu'à faire des fanatiques. S'il ne peut empêcher le débit de ces folies, qu'il fasse au moins contrebalancer leurs effets en faisant enseigner une morale raisonnable, sociale, conforme au bien de l'état, utile au bonheur de ses membres ; cette morale apprendra ce que l'homme se doit à lui-même, ce qu'il doit à la société & aux chefs qui la gouvernent. Cette morale ne formera point des hommes qui se haïssent pour des opinions indifférentes, ni

des enthousiastes dangereux, ni des dévots aveuglément soumis à des prêtres; elle formera des hommes paisibles, des sujets raisonnables & soumis à l'autorité légitime; en un mot elle formera des hommes vertueux & des bons citoyens. Une bonne morale est l'antidote le plus sûr contre la superstition & le fanatisme.

Par-là l'empire du clergé s'affoiblira peu-à-peu; le souverain n'aura plus de rivaux; il commandera sans partage à des citoyens sensés; les richesses du clergé rentrées peu-à-peu dans la société le mettront à portée de soulager son peuple. Des fondations inutiles pourront être appliquées à des usages avantageux; une portion des biens de l'église originairement destinés aux pauvres & si long-tems détenus par des prêtres avares, rentreront dans les mains des peuples pauvres, leurs légitimes propriétaires. Appuyé par une nation qui sentira les avantages & les soulagemens qu'on lui procure, le prince ne craindra plus les cris du fanatisme qui ne seront plus écoutés. Le nombre de ces prêtres, de ces moines oisifs, de ces célibataires turbulens qui ne songent point à l'avenir & qui sont étrangers à l'état qui les nourrit, diminuera visiblement. Le monarque, devenu plus riche & plus puissant, sera plus à portée de répandre des bienfaits, régnera plus sûrement & sentira que les ennemis de l'église ne sont rien moins que les ennemis de son trône, de sa gloire, de sa véritable grandeur.

Voilà, Madame, le but que peut se proposer tout gouvernement qui ouvrira les yeux sur ses vrais intérêts. Je me flatte que le projet ne vous

paroîtra ni impossible ni chimérique ; les lumieres qui commencent à se répandre de toutes parts applanissent déjà les voies ; au lieu de les éteindre, qu'on les entretienne ou du moins qu'on ne s'oppose point à la marche de l'esprit humain, & vous verrez les souverains & les peuples sans révolutions & sans troubles affranchis peu-à-peu d'un joug qui les accabloit depuis longtems.

Dans les monumens de la piété de nos peres que voyons-nous d'utile à la société ? Nous n'y trouvons que des fondations imaginées pour entretenir l'oisiveté monastique ; des temples couteux élevés & enrichis par des peuples indigens pour alimenter l'orgueil des prêtres & lui dresser des autels & des palais. Depuis la fondation du christianisme tout semble avoir eu pour objet d'élever le sacerdoce sur les ruines des nations & des trônes. Une religion jalouse s'est exclusivement emparée de l'esprit des hommes ; ils ont oublié qu'ils vivoient sur la terre pour ne s'occuper que de leur bonheur futur dans les régions inconnues de l'empirée. Il est tems que le prestige cesse ; il est tems que le genre humain s'occupe de ses intérêts véritables ; ils seront toujours incompatibles avec ceux des guides qui croient avoir acquis le droit imprescriptible de les égarer. Plus vous examinerez la religion chrétienne, plus vous demeurerez convaincue qu'elle ne peut être avantageuse qu'à ceux qui se sont chargés du soin facile de guider la race humaine après l'avoir aveuglée.

Je suis &c.

DIXIEME LETTRE.

J'OSE me flatter, Madame, d'avoir démontré clairement que la religion chrétienne, loin d'être l'appui de l'autorité ſouveraine, en eſt l'ennemie réelle, & de vous avoir pleinement convaincue que ſes miniſtres ſont par leur nature les rivaux des ſouverains, & les adverſaires les plus à craindre de la puiſſance temporelle. Enfin je vous crois perſuadée que la ſociété pourroit bien ſe paſſer des ſervices qu'ils lui rendent ou du moins ſe diſpenſer de les payer ſi chérement.

Examinons maintenant les avantages que cette religion procure aux particuliers qui en ſont le plus fortement convaincus & qui ſe conforment le plus exactement à ſes préceptes. Voyons ſi elle eſt propre à rendre ſes diſciples plus contens, plus heureux & plus vertueux.

Pour décider la queſtion il ſuffiroit de regarder autour de ſoi, & de conſidérer les effets que produit la religion dans les eſprits vraiment pénétrés de ſes prétendues vérités. Nous trouvons pour l'ordinaire dans ceux qui la profeſſent le plus ſincérement & qui la pratiquent avec le plus d'exactitude, une humeur chagrine & mélancolique qui n'annonce aucunement le bien-être, ni cette paix intérieure dont on nous parle ſans ceſſe ſans jamais nous la montrer. Quiconque eſt content de lui-même le fait paroître au dehors. La ſatisfaction interne des dévots eſt com-

munément si cachée que l'on pourroit la soupçonner de n'être qu'une chimere. La paix intérieure que leur donne une bonne conscience ne se manifeste le plus souvent que par une humeur atrabilaire dont tous ceux qui sont à portée d'en sentir les influences n'ont communément pas lieu de s'applaudir. Si par hazard quelques dévots nous montrent un front serein, de l'enjouement, de l'indulgence, c'est que les idées noires de la religion n'ont pu venir à bout de leur tempérament heureux ; ou bien cela peut encore venir de ce qu'ils n'ont point suffisamment envisagé l'ensemble de leur systême de religieux, qui duement considéré devroit les plonger dans les plus terribles inquiétudes & dans les plus noirs chagrins.

Quiconque a médité sérieusement le Dieu despotique & fantasque que les chrétiens adorent ; quiconque réfléchit à la conduite tyrannique que la bible lui prête ; quiconque a profondément rêvé aux dogmes désolans de la prédestination gratuite des élus & de la réprobation du plus grand nombre des hommes, quiconque sait qu'un bon chrétien n'est jamais bien assuré s'il est digne d'amour ou de haine, & ne peut se flatter de mériter ou d'obtenir la grace du Tout-Puissant ; quiconque fait réflexion qu'un moment de foiblesse peut lui faire perdre tout d'un coup les mérites d'une vie remplie de bonnes œuvres ; quiconque, dis-je, s'occupe l'esprit de ces spéculations fatales ne peut, sans être un insensé, se livrer à la joie, ni montrer une gaieté bien sincere & bien pure. Croyez-vous, Madame, en bonne foi que ce dévot Pascal, qui se faisant un

crime de sa tendresse pour sa sœur, la brusquoit souvent par piété, fût un homme bien sociable & le bien gai ?

Tout ramene nécessairement à la tristesse & au chagrin dans la religion chrétienne ; elle ne nous occupe que d'objets lugubres. Elle nous parle d'un Dieu jaloux des mouvemens de notre cœur, de nos penchans les plus naturels, qui nous interdit les plaisirs les plus légitimes, qui se repaît de nos soupirs, de nos gémissemens, de nos larmes, de nos douleurs, qu'il se plaît à nous éprouver par des chagrins, qui nous enjoint de nous mortifier, de nous priver de ce qui fait l'objet de nos desirs, de nous détacher de l'amour des choses d'ici-bas ; en un mot, qui contredit sans cesse la voix & les vœux de la nature ; un tel Dieu n'est assurément pas fait pour inspirer de la gaieté. Un Dieu qui ne fait point grace à son propre fils, qui veut avoir des victimes éternelles de sa fureur, qui venge sans mesures les fautes involontaires que l'on commet contre lui, n'est propre qu'à plonger dans le désespoir ceux qui ont le malheur de le méditer. Enfin un chrétien qui doit craindre qu'à chaque instant la mort ne le présente au tribunal d'un juge impitoyable dont les décrets éternels ont d'avance décidé de son sort, doit être nécessairement dans des transes continuelles. Que dirions-nous d'un homme qui montreroit de la gaieté ou même de la tranquillité tandis qu'à chaque instant il attendroit sa sentence de mort ?

Ainsi, Madame, ne nous en rapportons point aux discours contradictoires de ces prêtres, qui

après nous avoir effrayés par leurs dogmes terribles, s'efforcent de nous rassurer par des espérances vagues, & nous exhortent à mettre notre confiance dans un Dieu contre léquel ils nous ont si défavorablement prévenus ; qu'ils ne nous disent point que le joug de Jesus-Christ est léger ; il est insupportable pour quiconque y fait attention ; il n'est léger que ponr ceux qui le portent sans réflexion ou pour ceux qui prennent le soin de l'imposer aux autres sans vouloir eux-mêmes s'en charger.

Souffrez, Madame, que j'en appelle à vous-même. Etiez-vous donc bien heureuse, bien contente & bien gaie quand vous m'avez fait le dépositaire des inquiétudes secrettes que vous causoient des préjugés qui commençoient à prendre sur votre esprit l'empire fatal que jusqu'ici j'ai tâché de détruire ? Votre ame, agitée ne sembloit-elle pas entraînée dans le malheur en dépit de votre jugement ? N'étiez-vous pas sérieusement occupée à prendre des mesures pour faire divorce avec votre bonheur ? En faveur de la religion, n'étiez-vous pas prête à renoncer au monde & à mettre en oubli ce que vous deviez à la société ? Si j'en fus affligé je n'en fus point surpris ; la religion chrétienne se fait un principe d'anéantir le bonheur & le repos jusqu'au fond du cœur de l'homme ; elle se plaît à l'allarmer, à le faire trembler, elle ne peut rendre heureux que ceux qui ne l'ont point assez méditée ; elle vous eût infailliblement plongée dans le malheur ; votre esprit conséquent vous auroit fait embrasser son ensemble, & votre imagination trop sensible vous auroit em-

portée à des excès dangereux pour vous-même & qui en eussent forcé beaucoup d'autres à gémir. Une ame telle que la vôtre n'eût point goûté la paix ; les craintes de la religion sont trop sûres, & ses consolations contradictoires sont trop vagues, elles ne peuvent donner à l'esprit l'assiette & la tranquillité nécessaires pour travailler à son propre bonheur ou à celui des autres.

En effet, je vous l'ai déjà dit, il est bien difficile de s'occuper du bonheur des autres quand on est soi-même malheureux. Le dévot qui se prive de tout, pour qui tout est scrupule, qui se fait des reproches continuels à lui-même qui s'échauffe l'esprit par la méditation, le jeûne & la retraite, doit naturellement s'irriter contre tous ceux qui ne se croient point obligés à faire des sacrifices aussi pénibles : il doit prendre de l'humeur contre des profanes qui négligent des pratiques ou des devoirs que Dieu lui semble exiger. Il ne se trouve bien qu'avec ceux qui voient les choses comme lui, il se sépare des autres & finit par les haïr ; il se croit obligé de faire hautement parade de sa façon de penser ; il doit faire éclater son zèle, au risque même de paroître ridicule. S'il montroit de l'indulgence, il auroit sans doute à craindre de se rendre complice des outrages que l'on fait à son Dieu ; il doit reprendre les pécheurs, & ce sera communément avec aigreur, parce qu'il a l'humeur aigre ; enfin il doit s'irriter contre eux &, par conséquent, se rendre incommode pour peu qu'il ait du zèle, il n'est indulgent & doux

que lorſqu'il n'eſt point aſſez zélé pour ſa religion.

La dévotion ne tend qu'à concentrer en nous-mêmes des ſentimens fâcheux qui tôt ou tard ſe manifeſtent d'une façon déplaiſante pour les autres. Les dévots myſtiques le ſentent très-bien ; le monde les importune & ils ſont importuns au monde, qui ne pourroit ſubſiſter ſi chacun tendoit aux perfections ſublimes & ſauvages que la religion nous propoſe. L'on ne peut allier le monde avec Jeſus-Chriſt ; Dieu demande notre cœur tout entier, il n'en peut rien reſter pour ſes chétives créatures ; & même, pour peu que l'on ait de zèle, on ſe croit obligé de les tourmenter afin de les amener à la pratique des vertus merveilleuſes auxquelles l'on s'imagine que leur ſalut eſt attaché.

Etrange religion, ſans doute, que celle qui pratiquée à la rigueur, entraîneroit la ruine totale de la ſociété ! le dévot ſincere ſe propoſe des perfections impoſſibles & dont la nature humaine n'eſt point capable ; comme malgré tous ſes efforts il ne peut y parvenir, il eſt toujours mécontent de lui-même, il ſe regarde comme l'objet de la colere de ſon Dieu, il ſe reproche tout ce qu'il fait, il éprouve des remords pour tous les plaiſirs qu'il s'eſt permis, il craint que tout ne ſoit pour lui une occaſion de chute ; pour ſa plus grande ſûreté, il doit éviter la ſociété, qui peut à chaque inſtant le détourner de ſes prétendus devoirs, l'exciter au péché, le rendre le témoin ou le complice de ſes déréglemens ; enfin, s'il eſt

bien zélé, le dévot ne peut s'empêcher de fuir ou de détester des êtres qui, suivant les tristes idées de la religion, ne semblent perpétuellement occupés qu'à irriter son Dieu.

D'un autre côté, vous savez, Madame, que c'est communément le chagrin & la mélancolie qui déterminent à la dévotion; ce n'est communément que lorsque le monde nous abandonne & nous déplaît que nous avons recours au ciel; c'est dans les bras de la religion que les ambitieux cherchent à se consoler de leurs disgraces & de leurs projets renversés; nos femmes galantes ou déréglées se font dévotes lorsqu'elles voient que le monde les quitte, elles offrent à Dieu un cœur usé & des charmes qu'elles ne voient plus adorés. La ruine de leurs attraits les avertit que leur empire n'est plus de ce monde; remplies de dépit, dévorées de chagrins, irritées contre la société où désormais elles ne comptent plus jouer un rôle bien agréable, elles se livrent à la dévotion, elles se distinguent par des folies religieuses après avoir scandalisé par des vices ou par des folies mondaines; & la rage dans l'ame, elles adorent en frémissant un Dieu qui ne les dédomage que foiblement des biens qu'elles ont perdus. En un mot, c'est l'humeur, l'affliction, le désespoir qui font la plupart des conversions; ce sont toujours des passions frustrées qui nous livrent à nos prêtres; ce sont-là les coups merveilleux de la grace dont Dieu se sert pour ramener à lui.

Il n'est donc point surprenant si dans les personnes livrées à la dévotion nous voyons

communément dominer la tristesse & l'humeur. Ces dispositions se trouvent d'ailleurs perpétuellement alimentées par la religion, qui n'est propre qu'à aigrir de plus en plus les ames que le chagrin lui soumet. La conversation d'un directeur est une foible ressource pour consoler de la perte d'un amant ; les espérances flatteuses de l'autre monde dédommagent rarement des réalités de celui-ci ; les occupations fictives de la religion ne suffisent point pour remplir des ames que les intrigues, la dissipation & les plaisirs pouvoient à peine remplir.

Aussi voyons-nous, Madame, que les effets de ces conversions éclatantes, si propres à réjouir le tout-puissant & sa cour, n'ont rien d'avantageux pour les habitans de ce bas monde. Si ces changemens opérés par la grace ne rendent pas plus heureux ceux sur qui ils s'operent, ils ne procurent ni agrémens ni profit à ceux qui en sont les témoins. En effet, quels avantages la société retire-t-elle de la plûpart des conversions ? Ces personnes touchées par la grace deviennent-elles meilleures, réparent-elles le mal qu'elles ont fait, font-elles vraiment du bien à ceux qui les entourent ? Un courtisan qui étoit arrogant & superbe devient-il humble & doux ? Un homme injuste & cruel répare-t-il le mal qu'ont fait ses injustices ? Un voleur public rend-il à la société ce dont il l'avoit dépouillée ? Une femme galante & dissipée répare-t-elle par ses soins vigilans le tort que ses désordres & ses dissipations ont fait à sa famille ? Non, sans doute : ces personnes converties & touchées de Dieu se contentent pour

l'ordinaire de prier, de jeûner, de faire des aumônes & des retraites, de fréquenter des églises, de clabauder en faveur de leurs prêtres, d'intriguer pour soutenir un parti, de décrier tous ceux qui ne pensent pas comme leurs directeurs, de montrer un zèle ardent & ridicule pour des questions qu'elles n'entendent pas; avec cela elles se croient quittes envers Dieu & les hommes, & la société ne gagne rien à leur conversion miraculeuse; au contraire la dévotion ne fait souvent qu'exalter, envenimer & rendre plus incommodes les passions que nos nouveaux convertis avoient auparavant; elle ne fait que tourner ces passions vers de nouveaux objets, & la religion justifiera toujours les excès auxquels elles pourront se porter. C'est ainsi qu'un ambitieux deviendra un fanatique orgueilleux & turbulent, qui se croira justifié par son zèle; c'est ainsi qu'un courtisan disgracié cabalera au nom du ciel contre ses propres ennemis; c'est ainsi qu'un homme haineux & vindicatif sous prétexte de venger Dieu cherchera les moyens de se venger lui-même. C'est ainsi qu'une femme pour avoir quitté le rouge, se croira en droit de faire sentir son humeur acariâtre au mari qu'elle outrageoit peut-être autrefois; elle médira pieusement de celles qui souvent se permettront les plaisirs les plus innocens; en croyant montrer beaucoup de zèle elle montrera beaucoup d'humeur, d'envie, de jalousie, de malignité; en prenant chaudement les intérêts du ciel, elle montrera beaucoup d'ignorance, de délire & de crédulité.

Mais qu'est-il besoin, Madame, d'insister

là-dessus? Vous habitez un pays où vous voyez bien des dévots & peu de gens vertueux. Pour peu que vous vouliez approfondir les choses, vous trouverez que parmi ces personnes si persuadées de la religion, si convaincues de son importance & de son utilité, qui parlent sans cesse de ses consolations, de ses douceurs, de ses vertus, il n'en est guere qu'elle rende véritablement heureuses; il en est encore moins qu'elle rende meilleures. Sont-elles vivement pénétrées des sentimens de leur religion affligeante & terrible? Vous les trouverez atrabilaires, incommodes & farouches. Sont-elles légérement affectées des principes de cette religion? Vous les trouverez moins séveres. La religion de la cour, comme vous savez, est un mêlange continuel de dévotion, & de plaisirs; un cercle d'exercices de piété & de dissipations, de ferveur momentanée & de déréglemens continus; cette religion sait allier Jesus-Christ avec les pompes de Satan. Nous y voyons le faste, l'orgueil, l'ambition, l'intrigue, la vengeance, l'envie, le libertinage s'amalgamer avec une religion dont les maximes sont austeres. Des casuistes faciles pour les grands approuvent cet alliage, ils leur font une religion qui se dément de ses principes pour se prêter aux circonstances, aux passions & aux vices des hommes; des docteurs trop rigides ou trop chrétiens revolteroient des gens qui ne consentent à être religieux qu'à condition de n'être point gênés. Voilà, sans doute, pourquoi le jansénisme, qui voudroit nous ramener aux principes austeres du christianisme primitif,

ne peut prendre à la cour. Les maximes outrées de la religion chrétienne ne peuvent convenir qu'à des hommes de la trempe de ses premiers fondateurs ; elles ne sont faites que pour des êtres abjects, bilieux & mécontens, qui se voyent écartés du faste, du pouvoir, des honneurs, qui sont nécessairement les ennemis des grandeurs, auxquelles il ne leur est point permis de prétendre. Les dévots ont le secret de se faire un mérite de leur aversion ou de leur mépris pour les choses qu'ils ne peuvent obtenir.

Cependant un chrétien bien conséquent à ses principes ne devroit prétendre à rien ; il ne doit rien desirer ; il doit fuir le monde & ses pompes, il ne doit point avoir de passions. C'est un vrai stoïcien dont le fanatisme religieux a exalté la philosophie chagrine. Les perfections outrées qu'il doit se proposer le mettent avec lui-même dans une guerre perpétuelle qui ne peut manquer de le rendre malheureux ; il doit se tenir continuellement en garde contre les objets de ce monde qui sont pour lui des occasions de scandale ou de péché. Le vrai chrétien est l'ennemi de lui-même & du genre-humain ; pour sa propre sûreté il devroit vivre en hibou & ne jamais se montrer. Sa religion le rend essentiellement insociable, également inutile à lui-même & désagréable aux autres. Que peut faire la société d'un homme qui tremble sans cesse, qui s'afflige, qui prie, qui médite ? Quel but peut se proposer un dévot qui doit fuir un monde pervers, détester ses grandeurs & ses richesses qui pourroient le damner, & s'interdire des

plaisirs que Dieu ne voit point sans colere & sans jalousie ?

Que résulte-t-il de ces maximes d'une morale fanatique ? Il en résulte la même chose que des loix trop rigoureuses que tout le monde est forcé d'admettre & que personne n'exécute. On a quelque fois mis en problême si une société d'athées pourroit se maintenir ; on pourroit avec bien plus de raison demander si une société de vrais chrétiens pourroit long-tems (*) subsister. Que deviendroit une nation dont tous les habitans voulant être parfaits se livreroient à la contemplation, à la pénitence, à la priere, où chacun fuiroit les richesses, la considération, les grandeurs, les dignités ; où personne ne songeroit au lendemain ; où tout le monde uniquement occupé du Ciel, négligeroit totalement tout ce qui a du rapport à une vie transitoire & passagere ; où chacun se feroit un mérite du célibat ; où à force de vaquer à des exercices de piété, personne n'auroit le loisir de prêter des secours à ses semblables ? Il est évident qu'une pareille société ne pourroit subsister que dans la Thébaïde & seroit bientôt anéantie. Si quelques

(*) Conférez ici ce que dit Bayle, *Continuation des pensées diverses sur la Comete*, Section 124, 125. Tom. 4. Mr. Rousseau de Genève dans son *Contract Social*, Liv. 4, ch. 8. Voyez aussi les *Lettres écrites de la Montagne*, Lettre 1re. pag. 45 jusqu'à 54. Edit. in-8°. L'auteur y discute la même matiere, & confirme son opinion par de nouveaux raisonnemens qui méritent fort d'être lus. *Note de l'Editeur.*

quelques monasteres nous montrent des exemples d'une pareille ferveur, c'est que ces maisons renferment des fanatiques aux besoins desquels la société a pourvu. Mais qui est-ce qui pourvoiroit aux besoins d'une nation entiere qui s'abandonneroit elle-même pour ne songer qu'au ciel ?

Concluons que la religion chrétienne n'est point faite pour ce monde ; elle n'est propre à faire le bonheur ni des sociétés, ni des individus ; les préceptes & les conseils d'un Dieu sont impraticables, & plus propres à décourager les hommes, à les jetter dans le désespoir & l'apathie, qu'à les rendre heureux, actifs & vertueux. Un chrétien est forcé de faire abstraction des maximes de sa religion dès qu'il veut vivre dans le monde ; il cesse d'être vraiment chrétien dès qu'il travaille à son propre bonheur, il perd de vue le ciel quand il songe à celui des autres ; il risque d'offenser son Dieu dès qu'il a des desirs, dès qu'il vit dans la société qui n'est propre qu'à allumer ses passions, dès qu'il se permet des plaisirs ; en un mot, un bon chrétien est un homme de l'autre monde, il n'est point fait pour celui-ci.

Aussi voyons-nous que les chrétiens pour s'humaniser sont à chaque instant forcés de se départir de leurs spéculations surnaturelles & divines. Leurs passions comprimées ne sont point étouffées pour cela ; elles n'en sont même souvent que plus fortes & plus propres à troubler la société. Masquées sous le voile de la religion elles n'en produisent communément que des effets plus terribles. C'est pour lors que l'ambition, la vengeance, la cruauté, la colere, la ca-

lomnie, l'envie, couvertes du beau nom de zèle causent les plus grands ravages, ne connoissent point de bornes & font illusion même à ceux qui sont transportés par ces funestes passions. Car la religion n'anéantit point les passions dans les cœurs des dévots, souvent elle les justifie, & l'expérience nous prouve que les meilleurs chrétiens ne sont rien moins que les meilleurs des hommes, & qu'ils n'ont aucunement le droit de reprocher aux incrédules ni les prétendues conséquences de leurs principes, ni les passions qui les portent à l'incrédulité.

En effet, la charité des ministres pacifiques de la religion & de leurs pieux adhérens, ne les empêche pas de noircir leurs adversaires dans la vue de les rendre odieux & d'attirer sur leur tête la vindicte publique; leur zèle pour la gloire de Dieu leur permet d'employer indifféremment toutes sortes d'armes; la calomnie sur-tout leur fournit en tout tems de très-puissans secours. A les en croire il n'y a que les déréglemens du cœur qui portent à l'incrédulité; ce n'est que pour pouvoir donner un libre cours à ses passions que l'on renonce à la religion; ne point croire, selon eux, suppose toujours un cœur corrompu, des mœurs dépravées, un libertinage affreux. En un mot, ils prétendent que tout homme qui refuse d'admettre leurs rêveries ou leur morale merveilleuse, ne peut avoir de motifs pour faire le bien, & n'en a que de très-puissans pour commettre le mal.

C'est ainsi que nos charitables docteurs travestissent les ennemis de leur pouvoir en des brigands dangereux, que la société pour son in-

térêt devroit profcrire & détruire. Il réfulte de ces imputations que ceux qui renoncent au préjugé pour confulter la raifon, font les plus déraifonnables des hommes ; que ceux qui condamnent la religion à caufe des crimes qu'elle produit fur la terre ou auxquels elle fervit toujours de prétexte, font de mauvais citoyens ; que ceux qui fe plaignent des troubles que des prêtres turbulens ont tant de fois excités, font des perturbateurs du repos des nations ; que ceux qui frémiffent à la vue des perfécutions inhumaines & injuftes que l'ambition & la fourberie des prêtres ont fufcitées, n'ont nulle idée de juftice & doivent néceffairement étouffer en eux les fentimens de l'humanité. Il s'enfuit que ceux qui méconnoiffent les motifs faux & trompeurs que jufqu'à préfent l'on a fi vainement été chercher dans l'autre monde pour engager les hommes à être vertueux, équitables, bienfaifans, n'ont plus aucuns motifs réels pour pratiquer les vertus néceffaires ici-bas à leur propre fûreté. Enfin il s'enfuit que ceux qui veulent détruire la tyrannie facerdotale, & des impoftures dangereufes aux fouverains & aux fujets, font des ennemis de l'état que les loix devroient d'avance punir.

Je crois, Madame, que vous ferez maintenant très-convaincue que les vrais amis du genre-humain & des princes ne peuvent être des amis de la religion ou des prêtres. Quels que foient les motifs ou les paffions qui déterminent un homme à l'incrédulité ; quels que foient les principes qui en découlent, ils ne peuvent être auffi pernicieux que ceux qui émanent directement & néceffairement d'une religion auffi ab-

ſurde & auſſi atroce que la chrétienne. L'incrédulité ne fonde pas ſes droits ſur la divinité, elle ne prétend pas dominer ſur les conſciences, elle n'a point de prétexte pour violenter les eſprits, ni pour haïr perſonne à cauſe de ſes opinions, à moins que ces opinions ne fuſſent dangereuſes dans la pratique. En un mot, les incrédules n'ont point une infinité de motifs, d'intérêts & de prétextes pour nuire dont les partiſans zélés de la religion ſont abondamment pourvus. Un incrédule en pouvoir ne ſeroit ni plus juſte ni plus méchant qu'un dévot en pouvoir qui ſe fait un devoir de perſécuter.

Un incrédule qui réfléchit s'apperçoit que ſans ſortir de ce monde il a des motifs preſſans & réels qui l'invitent à bien faire; il ſent l'intérêt qu'il a de ſe conſerver lui-même & d'éviter ce qui pourroit lui nuire; il ſe voit uni par des ſoins phyſiques réciproques avec des hommes qui le mépriſeront, s'il a des vices; qui le déteſteront, s'il ſe rend coupable de quelque action contraire à la juſtice ou à la vertu; qui le puniront, s'il commet des crimes ou s'il outrage les loix. L'idée de la décence & de l'ordre, le deſir de mériter l'approbation de ſes concitoyens, la crainte d'encourir le blâme & les châtimens, ſont des freins ſuffiſans pour contenir tout homme senſé. S'il eſt dans le délire, toute la crédulité du monde ne pourra le retenir; s'il eſt aſſez puiſſant pour ne rien craindre ici-bas & pour ſe mettre au-deſſus de l'opinion des hommes, il ne craindra pas plus l'opinion divine que la haine & le mépris des juges qu'il a devant les yeux.

On nous dira peut-être que la crainte d'un Dieu vengeur sert au moins à prévenir un grand nombre de crimes cachés que l'on se permettroit sans la religion. Mais la religion elle-même prévient-elle ces crimes cachés ? Les nations chrétiennes ne sont-elles pas remplies de frippons de toute espece qui machinent en secret la ruine de leurs concitoyens. Les personnes les plus crédules en apparence ne se permettent-elles pas une infinité de vices dont elles auroient à rougir, si le hazard les découvroit ? L'homme le plus persuadé que Dieu voit toutes ses actions ne rougit souvent pas de commettre en secret des choses qu'il ne se permettroit pas devant le dernier des humains.

Que devient donc ce frein si puissant que la religion met aux passions ? Si l'on s'en rapportoit aux discours de nos prêtres, il sembleroit qu'il ne se commet point de crimes ni publics ni cachés dans les pays où leurs leçons sont écoutées ; on les prendroit eux-mêmes pour des anges & tout homme religieux seroit un homme sans défauts. Nous oublions nos spéculations religieuses toutes les fois que nous éprouvons des passions violentes, lorsque nous sommes enchaînés par les liens de l'habitude ou lorsque nous sommes aveuglés par de grands intérêts ; alors nous ne raisonnons plus. C'est le tempérament & l'habitude qui nous rendent vertueux ou vicieux. Un incrédule peut avoir des passions très-fortes ; il peut raisonner très-juste relativement à la religion, & raisonner très-mal relativement à sa conduite. Celui qui croit tout est un mauvais raisonneur ; si de plus il agit très-mal,

il eſt à la fois un imbécille & un méchant.

Il eſt vrai que nos prêtres refuſent aux incrédules l'avantage de bien raiſonner ; ils prétendent qu'on raiſonne toujours très-mal quand on préfere la raiſon à leur autorité. Mais en cela ils ſont évidemment juges & parties ; c'eſt aux perſonnes déſintéreſſées à décider la queſtion. En attendant, les prêtres eux-mêmes ſemblent ſe défier de la bonté de leurs raiſonnemens ; ils appellent le bras ſéculier au ſecours de leurs argumens ; ils font entrer à coups de fouet en paradis ; ils éclairent les hommes à la lueur des buchers ; ils inculquent la foi à grands coups d'épée ; ils ont la lâcheté de défier des hommes qui ne pourroient impunément ſe montrer. Cette conduite n'annonce point des gens fortement perſuadés de la force de leurs argumens. Si nos théologiens étoient de bonne foi, n'ouvriroient-ils pas un champ libre à la diſpute ? Ne permettroient-ils pas la diſcuſſion ? Ne ſeroient-ils pas charmés qu'on leur propoſât des difficultés qui, ſi leur ſyſtême étoit vrai, ne ſerviroient qu'à la rendre plus ſolide ? Ils trouvent plus ſûr d'en uſer envers leurs adverſaires comme les prêtres Mexicains qui faiſoient lier des eſclaves avec leſquels ils combattoient, & qui les tuoient enſuite pour avoir oſé ſe meſurer avec eux.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt très-poſſible qu'un incrédule ait une conduite blâmable, en cela il eſt, au raiſonnement près, ſur la même ligne que le dévot. Les partiſans les plus fanatiques de la religion ſont forcés de convenir que parmi leurs adhérens il ne ſe trouve qu'un petit nom-

bre d'élus ou de gens que la religion parvienne à rendre vertueux ; de quel droit exigeroient-ils donc que l'incrédulité, qui n'a rien de surnaturel, produisît des effets que, de leur aveu même, la religion divine ne produit point ? Si tous ceux qui croient étoient des gens de bien, la cause de la religion seroit complettement gagnée, surtout si les indévots étoient toujours des gens sans mœurs & sans vertu. Mais, quoi qu'en disent nos prêtres, il est des incrédules plus vertueux que les hommes les plus dévots. Un heureux tempérament, une éducation honnête, le desir de vivre paisibles, la crainte de s'attirer la haine ou le blâme, l'habitude de bien faire leur suffisent & leur fourniront toujours des motifs bien plus puissans & plus vrais que ceux de la religion pour s'abstenir du vice & pratiquer la vertu. D'ailleurs, l'incrédule n'a point une infinité de ressources que la religion fournit au superstitieux ; celui-ci peut quand il veut expier ses crimes, se réconcilier avec Dieu, & mettre sa conscience en repos ; l'incrédule qui a commis le mal ne peut se réconcilier ni avec la société qu'il outrage, ni avec lui-même qu'il est forcé de haïr. S'il n'a point à espérer de récompenses dans l'autre vie, il n'en a que plus d'intérêt à mériter les hommages que dans tous les pays policés l'on rend à la vertu, à la probité, à une conduite constamment honnête ; à éviter les peines & le mépris que la société décerne contre ceux qui troublent son bien-être ou qui refusent d'y concourir.

Il paroît évident que tout homme qui consulte sa raison doit être plus raisonnable que celui qui ne consulte que son imagination. Il est évi-

dent que celui qui consulte sa propre nature & celle des êtres qui l'entourent, doit avoir des idées plus vraies du bien & du mal, du juste & de l'injuste, de l'honnête & du déshonnête, que celui qui, pour régler sa conduite, ne consulte que les oracles d'un Dieu caché que ses prêtres font méchant, injuste, changeant, se contredisant lui-même, & qui a quelquefois ordonné les actions les plus contraires à la morale & à toutes les idées que nous avons de la vertu. Il est évident que celui qui réglera sa conduite sur la morale sacerdotale ne suivra que le caprice & les passions de ses prêtres, & sera souvent un homme très-nuisible en se croyant très-vertueux. Enfin, il est évident qu'en se conformant aux préceptes & aux conseils de la religion, on peut être fort pieux sans avoir l'ombre de la vertu. L'expérience nous prouve qu'il est très-possible d'adhérer aveuglément à tous les dogmes les plus inintelligibles de nos prêtres, d'observer très-scrupuleusement toutes les pratiques qu'ils recommandent, de professer de bouche toutes les vertus chrétiennes, sans avoir aucune des qualités nécessaires à notre propre bonheur & à celui des êtres avec qui nous vivons. Les Saints mêmes que l'on nous propose comme des modeles n'ont été rien moins que des hommes utiles à la société; nous ne voyons en eux que des fanatiques sombres qui se sont sacrifiés eux-mêmes aux idées affligeantes de leur religion; ou des fanatiques emportés qui sous prétexte de servir cette religion, ont perpétuellement troublés le repos des nations; ou des docteurs enthousiastes qui à force de rêver ont trouvé des

ſyſtêmes propres à troubler les cerveaux de leurs adhérens. Un ſaint, quand il eſt tranquille, ne ſe propoſe jamais que d'être utile à lui-même, & ne ſonge qu'à faire ſon ſalut dans la retraite ; un ſaint, quand il eſt actif, ne ſe produit dans le monde que pour débiter ſes revêries funeſtes à la ſociété, & pour faire valoir les prétentions de l'égliſe qu'il confond avec les intérêts de ſon Dieu.

En un mot, Madame, je ne puis trop le répéter, tout le ſyſtême religieux ne paroît imaginé que pour l'utilité des prêtres ; la morale des chrétiens n'eut jamais en vue que l'intérêt du ſacerdoce ; toutes les vertus que le chriſtianiſme enſeigne n'ont pour objet que l'égliſe & les miniſtres ; & ceux-ci ne ſe ſont jamais propoſé que d'aſſervir les peuples pour profiter de leurs travaux & de leur crédulité. L'on peut, ſans doute, avoir des mœurs & des vertus ſans entrer dans ces complots ; ſi les prêtres n'approuvent point ceux qui les contrediſent, & refuſent toute probité aux penſeurs qui rejettent leurs inutiles ou leurs dangereuſes vertus, la ſociété qui, pour ſe ſoutenir a beſoin de vertus plus humaines & plus réelles, ne doit point adopter les ſentimens ni épouſer les querelles de ces hommes viſiblement ligués contre elle. Si les miniſtres de la religion ont beſoin de leurs dogmes, de leurs myſteres, de leurs vertus fanatiques pour étayer leur empire uſurpé, le gouvernement a beſoin de vertus raiſonnables, d'une morale évidente & ſur-tout pacifique, pour exercer ſes droits légitimes. Enfin, les individus qui compoſent toute ſociété, ont be-

ſoin d'une morale qui les rende heureux en ce monde, ſans s'embarraſſer de celle qui ne fera leur bonheur que dans un monde imaginaire dont ils n'ont que les idées qu'ils reçoivent de leurs prêtres.

Ces prêtres ont eu l'adreſſe de lier leur ſyſtéme religieux à la morale pour le rendre plus ſacré & pour aſſurer l'autorité que leur donnoient déjà leurs dogmes myſtérieux ; à l'aide de cet artifice ils ſont parvenus à perſuader que ſans religion il ne pouvoit y avoir ni morale ni vertu. J'eſpere, Madame, achever de détruire ce préjugé dans ma premiere, & montrer clairement à quiconque voudra réfléchir que ce ſont les notions abſtraites, incertaines & trompeuſes que la religion a de tout tems inſpirées, & qui ſouvent ont infecté les philoſophes eux-mêmes, qui ont juſqu'ici retardé les progrès de la morale, & qui ont fait de la ſcience la plus certaine, la plus claire & la plus ſenſible pour tout homme qui penſe, une ſcience douteuſe, énigmatique & remplie de difficultés. En attendant,

Je ſuis, &c.

ONZIEME LETTRE.

POUR peu, Madame, que vous ayez réfléchi ſur ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire juſqu'ici, vous ſerez obligée de convenir qu'il eſt abſolument impoſſible de fonder une morale certaine & invariable ſur une religion enthouſiaſte, ambigue, myſtérieuſe, contradictoire & qui n'eſt jamais d'accord avec elle-même. Vous ſentirez qu'un Dieu qui ſemble avoir pris plaiſir à ſe rendre inintelligible, qu'un Dieu partial & changeant, qu'un Dieu dont les préceptes ſe détruiſent les uns les autres, ne peut ſervir de baſe à une morale qui doit être en tout tems la même pour tous les habitans de la terre. En effet, comment fonder la juſtice & la bonté ſur un être injuſte & malin qui tente l'homme pour lequel il a créé l'univers, afin d'avoir le droit de le punir de s'être laiſſé tenter ? Comment ſavoir à quoi s'en tenir ſur les volontés d'un Dieu qui dit *tu ne tueras point*, & qui d'un autre côté fait exterminer des nations entieres ? Quelle idée peut-on prendre de la morale qui peut plaire à un Dieu dont le ſanguinaire Moyſe a été le prophête ; dont le rebelle, l'aſſaſſin, l'adultere David a été le favori ? Eſt-il poſſible de fonder les devoirs ſaints de l'humanité ſur un Dieu dont les amis ont été des perſécuteurs inhumains & des monſtres de cruauté ? Comment puiſer nos devoirs dans les leçons des prêtres d'un Dieu de paix, qui ne reſpirent jamais que la ſédition, la vengeance &

le carnage dès qu'on ose toucher à leurs immunités ? Pouvons-nous prendre pour modeles de notre conduite des saints qui furent ou des enthousiastes inutiles, ou des fanatiques turbulens, où des séditieux entêtés, qui sous prétexte de défendre la cause de Dieu, ont excité les plus grands ravages sur la terre ? La saine morale peut-elle adopter des vertus impraticables & surnaturelles, qui sont visiblement inutiles à nous-mêmes, & à ceux avec qui nous vivons, & dont les conséquences leur sont souvent très-dangereuses ? Prendrons-nous pour les guides de nos mœurs des prêtres dont les leçons font consister tous nos devoirs dans des opinions inintelligibles, dans des pratiques puériles & frivoles, qu'ils nous font préférer aux vertus les plus réelles ? Enfin nous laisserons-nous conduire par des hommes dont la morale versatile ne se régle jamais que sur leurs intérêts présens, & qui tantôt nous disent qu'il faut être bienfaisans, humains & pacifiques, & qui tantôt nous font entendre que le ciel exige de nous d'être injustes, inhumains, séditieux & perfides ?

Vous sentez, Madame, qu'il est impossible de fonder la morale sur des notions si peu fixes & si contraires à toutes les idées naturelles que nous avons de la vertu : par vertus nous devons entendre des dispositions habituelles à faire ce qui peut procurer le bonheur de nos semblables ; par vertu la religion n'entend que ce qui peut contribuer à nous rendre favorable un Dieu caché qui attache ses faveurs à des pratiques, à des opinions & souvent à une conduite très-nuisible à nous-mêmes & aux autres. La morale

des chrétiens eſt une morale myſtique qui, ſemblable aux dogmes de la religion, eſt obſcure, inintelligible, incertaine & ſoumiſe aux interprétations des hommes ; cette morale n'eſt jamais conſtante, parce qn'elle eſt ſubordonnée à une religion qui varie ſans ceſſe dans ſes principes, & qui ſe régle ſur les volontés d'un Dieu variable & deſpotique, ou plutôt, ſur les volontés de ſes prêtres, dont les intérêts changent, dont les caprices varient & qui jamais ne peuvent par conſéquent être d'accord avec eux-mêmes. Les écritures qui ſont les ſources où les chrétiens vont puiſer leur morale, ſont non-ſeulement d'une profonde obſcurité & demandent des explications continuelles dont les prêtres ſe ſont rendus les maîtres ; mais encore, elles ſe contrediſent elles-mêmes. Si ces oracles du ciel nous preſcrivent dans un paſſage des vertus vraiment utiles, dans un autre elles approuvent ou preſcrivent des actions entiérement oppoſées aux idées que nous avons de la vertu. Le même Dieu qui nous ordonne d'être bons, équitables, bienfaiſans, qui défend de venger ſes injures, qui ſe déclare le Dieu de la clémence & de la miſéricorde, ſe montre comme implacable dans ſes fureurs, s'annonce comme apportant *le glaive & non la paix ;* nous dit qu'il eſt venu pour diviſer les hommes ; enfin exige que l'on venge ſes outrages, ordonne la rapine, la trahiſon, l'uſurpation & le carnage. En un mot, il eſt impoſſible de trouver dans l'écriture des principes sûrs de morale. Vous y voyez à côté d'un petit nombre de préceptes utiles & ſenſés les maximes les plus extravagantes & les plus funeſtes au bien de toute ſociété.

C'eſt dans la ponctualité à remplir des devoirs ſuperſtitieux & frivoles que Dieu ſemble faire conſiſter la morale des Juifs dans tout l'ancien teſtament ; des obſervations légales, des rites, des cérémonies ſont tout ce qu'il exige du peuple d'Iſraël ; en récompenſe de ſon exactitude ſcrupuleuſe à remplir ces prétendus devoirs, il lui permet de commettre les crimes les plus affreux. Les vertus recommandées par le fils de Dieu dans le nouveau teſtament ne ſont à la vérité pas les mêmes que celles dont Dieu ſon pere faiſoit jadis tant de cas ; il contredit ce Dieu ; il annonce qu'il ne ſe ſoucie plus ni de ſacrifices, ni d'offrandes, ni de pratiques ; il leur ſubſtitue ces vertus ſurnaturelles dont je crois avoir ſuffiſamment prouvé l'inutilité, l'impoſſibilité, l'incompatibilité avec le bien-être de l'homme vivant en ſociété. Le fils de Dieu n'eſt pas plus d'accord avec lui-même que ſon pere ; il détruit dans un endroit ce qu'il avoit établi dans un autre ; & depuis, ſes prêtres ont anéanti à leur tour les principes qu'il avoit poſés lui-même. Ils ne s'accordent avec leur Dieu que quand les préceptes de ce Dieu s'accordent avec leurs intérêts préſens. Ont-ils intérêt de perſécuter ? Ils trouvent que ce Dieu ſemble ordonner la perſécution & prétend que l'on contraigne les conviés d'entrer dans la ſalle du feſtin, c'eſt-à-dire, ſelon eux, dans l'égliſe. Sont-ils eux-mêmes perſécutés ? Ils trouvent que ce Dieu pacifique défend les voies de fait & ne voit la violence qu'avec une horreur extrême. Trouvent-ils que les pratiques ſuperſtitieuſes ſont lucratives & profitables pour eux-mêmes ? Nonobſ-

tant l'averfion de Jefus-Chrift pour les offrandes, les pratiques & les cérémonies, ils y foumettent les peuples, ils les furchargent de rites myftérieux, ils les leur font bien plus refpecter que les devoirs les plus faints de la fociété. Si Jefus n'a point voulu qu'on le vengeât, ils trouvent que fon pere a voulu qu'on le vengeât à toute outrance. Si Jefus a déclaré que fon royaume n'étoit pas de ce monde & a montré le plus grand mépris pour les richeffes, fes prêtres trouvent dans l'ancien teftament des raifons & des titres pour tout envahir, pour conquérir l'univers, difputer aux fouverains leur pouvoir, pour exercer en ce monde l'autorité la plus illimitée, la licence la plus effrénée. En un mot, fi l'on trouve dans la bible quelques préceptes d'une morale faine & utile, l'on y trouve également de quoi juftifier les crimes les plus atroces.

Ainfi dans la religion chrétienne la morale dépend uniquement de la fantaifie des prêtres, de leurs paffions, de leurs intérêts; elle n'a jamais de principes sûrs, elle varie fuivant les circonftances; le Dieu dont ils font les organes & les interpretes ne dit que ce qui leur convient le mieux & ne les contredit jamais; fuivant leurs caprices, il change perpétuellement d'avis, il approuve & défapprouve les mêmes actions, il aime ou détefte une même conduite; il change le crime en vertu & la vertu en crime.

Que réfulte-t-il de tout cela? C'eft que les chrétiens n'ont jamais de principes sûrs en morale; elle varie avec la politique des prêtres, qui font en poffeffion de commander à leur cré-

dulité, & qui à force de menaces & de terreurs obligent les hommes à fermer les yeux sur leurs contradictions, & les ames les plus honnêtes à commettre les forfaits les plus grands toutes les fois qu'il s'agit de la religion. C'est ainsi que sous un Dieu qui recommande l'amour du prochain, les chrétiens s'accoutument dès l'enfance à détester ce prochain hérétique, & sont presque toujours dans la disposition de lui nuire par la seule raison qu'il n'est pas soumis aux volontés de leurs prêtres. C'est ainsi que sous un Dieu qui ordonne d'aimer ses ennemis & de pardonner les offenses, les chrétiens haïssent & détruisent les ennemis de leurs prêtres & vengent sans mesure les injures qu'ils prétendent avoir reçues. C'est ainsi que sous un Dieu juste & dont on ne cesse de vanter la bonté; les chrétiens, au signal de leurs guides spirituels, deviennent injustes & cruels, & se font un mérite d'avoir étouffé pour eux les cris de la nature, la voix de l'humanité, les conseils de la sagesse & de l'intérêt public.

En un mot toutes les idées du juste & de l'injuste, du bien & du mal, de la bonté & de la méchanceté se confondent nécessairement dans la tête d'un chrétien. Son prêtre despotique commande au nom de Dieu à la nature même. A sa voix puissante la raison disparoît, la vérité est forcée de fuir, l'imagination se trouble, l'homme ne consulte plus que le fanatisme & le délire qui lui sont inspirés d'en-haut. Dans son aveuglement il foule aux pieds les devoirs les plus sacrés & il se croit vertueux en outrageant toutes les vertus. A-t-il des remords? Son prêtre

les

les appaise bientôt & lui indique des pratiques faciles à l'aide desquelles il pourra se réconcilier avec Dieu. A-t-il commis des injustices, des rapines, des vols ? Il peut tout réparer en donnant à l'église les biens dont il a dépouillé ses concitoyens, ou en répandant des largesses qui serviront à faire dire des prieres & à nourrir l'oisiveté. Jamais ce prêtre ne lui reprochera les injustices, les cruautés & les crimes qu'il aura commis pour le soutien de l'église & pour l'avantage de ses ministres; les fautes qu'il trouvera le plus impardonnables seront toujours celles qui auront été nuisibles aux intérêts du clergé. Manquer de foi & de soumission aux prêtres sera le plus affreux des crimes, ce sera *le péché contre le Saint-Esprit*, qui ne peut se remettre ni dans ce monde-ci ni dans l'autre ; mépriser les objets que les prêtres ont intérêt de faire respecter, sera qualifié de *blasphême* & d'*impiété*. Ces mots vagues & vuides de sens suffiront pour exciter l'horreur du vulgaire imbécille. Le mot terrible de *sacrilège* désignera tout attentat commis sur la personne, sur les biens, & sur les droits sacrés du clergé. L'omission de quelque pratique futile sera exagérée & représentée comme un crime bien plus détestable que les actions les plus nuisibles au genre-humain. En faveur de la fidélité à remplir les devoirs religieux, le prêtre facile pardonnera à son esclave soumis ses vices, ses débauches criminelles, & ses excès les plus criants.

Vous voyez donc, Madame, que la morale chrétienne n'a réellement en vue que l'utilité des prêtres. Ne soyons donc pas surpris s'ils ont

voulu s'en faire les arbitres & les souverains ; & s'ils ont décrié comme fausses & comme criminelles toutes les vertus qui ne pouvoient s'accommoder à leurs systêmes merveilleux. La morale chrétienne ne semble s'être proposé que d'aveugler les hommes, de troubler leur raison, de les rendre abjects & timides, de les plonger dans l'avilissement, de les décourager, de les obliger à se haïr, à se mépriser eux-mêmes, de leur faire perdre de vue la terre qu'ils habitent pour n'envisager que le ciel. A l'aide de cette morale, les prêtres sont devenus les vrais maîtres ici-bas ; ils ont imaginé des vertus & des pratiques utiles pour eux seuls ; ils ont proscrit & dénigré celles qui étoient vraiment utiles à la société ; ils ont fait de leurs disciples des esclaves qui faisoient consister la vertu & le mérite à être aveuglément soumis à tous leurs caprices, prompts à embrasser sans examen leurs indignes querelles, & qui n'ont jamais eu d'idées véritables de la morale & de la vertu.

Pour jetter les fondemens d'une bonne morale, il est donc absolument nécessaire de détruire les préjugés que les prêtres nous inspirent ; il faut commencer par rendre à l'ame des hommes son énergie & son ressort que des vaines terreurs semblent avoir brisé ; il faut renoncer à ces notions surnaturelles qui jusqu'ici les ont empêchés de consulter la nature & qui ont forcé la raison de plier sous le joug de l'autorité ; il faut encourager l'homme & le détromper de ces principes avilissans & destructeurs qui lui persuadent qu'il est l'objet du courroux céleste, que sa nature est corrompue, que sa raison n'est

qu'un guide infidele qu'il ne doit point consulter, & que c'est en s'aveuglant lui-même qu'il obtiendra le bonheur. Il faut le désabuser de l'idée qu'il doit se haïr lui-même, qu'il lui est défendu de travailler à sa félicité ici-bas, qu'il est pour lui des choses plus intéressantes que d'être heureux en ce monde & que de pratiquer la vertu réelle. Enfin il faut lui apprendre à s'aimer lui-même, à mériter sa propre estime, & à s'attirer par sa conduite l'amitié, la bienveillance & la considérarion de ceux avec lesquels il est forcé de vivre.

La morale religieuse ne semble imaginée que pour dissoudre la société & pour replonger chacun des membres qui la composent dans l'état sauvage. Les vertus chrétiennes tendent évidemment à isoler l'homme, à le détacher des liens qui l'unissent à ses semblables pour l'attacher uniquement à ses prêtres ; à lui faire perdre de vue son bonheur le plus solide pour ne s'occuper que de chimeres dangereuses pour lui-même & pour les autres. Nous ne vivons en société que pour nous procurer plus facilement des biens, des secours & des plaisirs que nous n'obtiendrions point si nous vivions seuls. Si l'on nous fait un devoir de nous rendre malheureux en ce monde, de nous détester nous-mêmes, de fuir l'estime des autres, de nous affliger volontairement, de ne nous attacher fortement à personne, n'est-ce pas nous inviter à dissoudre la société, à faire divorce avec le genre-humain, à devenir des sauvages étrangers les uns aux autres ?

Cependant s'il est vrai que Dieu soit l'auteur

de l'homme, c'eſt Dieu qui a rendu l'homme ſociable, c'eſt Dieu qui voulut que l'homme vécût en ſociété pour ſon plus grand bonheur. Si Dieu eſt bon, il ne peut approuver que l'homme renonce à la ſociété pour ſe rendre miſérable; ſi Dieu eſt l'auteur de la raiſon, il voulut que l'homme fût raiſonnable & qu'il ſe ſervît de cette raiſon pour découvrir le moyen de ſe procurer le bien-être que ſa nature lui fait deſirer. Si Dieu s'eſt révélé, ce ne peut être que par les penchans qu'il donne à tous les hommes, & cette révélation eſt plus évidente & plus claire que toutes ces révélations ſuppoſées qui ſont viſiblement contraires à toutes les notions qu'on nous donne de la divinité. Cela poſé, ſi l'on ſe croit obligé de remonter juſqu'à Dieu pour établir les devoirs qui lient les hommes entr'eux, on peut dire que Dieu s'eſt expliqué très-clairement par le deſir conſtant du bien-être qui ſe montre dans tous les êtres de l'eſpéce humaine. Mais comme ce n'eſt qu'en conſultant la raiſon que nous pouvons découvrir les moyens qui peuvent nous conduire à la félicité, Dieu voulut que nous fiſſions uſage de cette raiſon, & qu'elle fût pour nous un guide ſûr pour arriver au but où nous tendons. Il eſt donc évident qu'en regardant l'homme comme la créature de Dieu, ce Dieu voulut que l'homme conſultât ſa raiſon qui lui procurera un bonheur bien plus ſolide & plus vrai que toutes les chimeres révélées ou que les vertus nuiſibles que la religion lui propoſe.

Quelles que ſoient nos opinions ſur la divini-

té, substituons donc la morale de la raison à celle de la religion. A une morale partiale & réservée pour un petit nombre d'hommes, substituons une morale universelle, intelligible pour tous les habitans de la terre & dont chacun d'entr'eux trouvera les principes dans sa propre nature. Etudions cette nature, ses besoins, ses desirs; examinons les moyens de les satisfaire; considérons quel est le but qui nous fait vivre en société; voyons à quoi nos associés sont par leur nature forcés d'attacher leur affection, leur bienveillance, leur estime & leurs secours; voyons quelle est la conduite qui excite nécessairement leur haine, leur mépris, leurs châtimens, que l'expérience nous éclaire dans nos recherches; que la raison nous décide pour les actions qui nous procureront le bonheur le plus réel, le plus durable & le plus solide; suspendons ces actions quand leurs effets nous paroîtront incertains; que des avantages passagers ne nous fassent point sacrifier un bien-être permanent; pour quelques instans de plaisir ne renonçons jamais à un bien-être continu; conservons-nous nous-mêmes, augmentons autant qu'il est en nous la somme de notre félicité, travaillons avec courage à écarter de nous les maux; adoucissons, s'il se peut, ceux qui sont sans remede; cherchons dans nous-mêmes & dans nos semblables des ressources contre nos peines; intéressons-les à notre sort; méritons leur affection & leur secours par les biens que nous leur ferons éprouver.

En nous conduisant de la sorte nous aurons une morale naturelle, raisonnable, constante,

faite pour tous les hommes & bien plus propre à contribuer au bonheur de la société & de chacun de ses membres, que cette morale mystique, incertaine ou perverse que nous prêchent les ministres de la religion. Nous aurons dans la raison & dans notre propre nature des guides bien plus sûrs que ces Dieux que le sacerdoce fait parler comme il veut, & dont à chaque instant il explique le langage selon ses vues intéressées. Nous aurons une morale invariable faite pour durer autant que la race des hommes. Nous aurons des préceptes fondés sur la nécessité des choses; en les violant chacun se trouvera puni, en les observant chacun sera récompensé. Tout homme équitable, utile, bienfaisant sera l'objet de l'amour de ses citoyens; tout homme injuste, inutile & méchant sera l'objet de leur haine, tout homme honnête & modéré sera content de lui-même; tout homme vicieux ou pervers sera forcé de trembler, de se haïr lui-même, de rougir au fond de son cœur & de craindre à chaque instant que les regards des autres ne dévoilent ses dispositions.

Ainsi, Madame; si l'on demande ce que l'on pourroit substituer à la religion, je répondrai une morale sensée, une éducation honnête, des habitudes avantageuses, des principes évidens, des loix sages qui en imposent aux méchans, des récompenses qui invitent à la vertu. L'éducation aujourd'hui ne tend évidemment qu'à faire des esclaves superstitieux; les vertus qu'elle inculque à la jeunesse ne sont que des vertus fanatiques qui façonnent l'esprit au

joug que les prêtres lui feront porter toute la vie ; les motifs dont ils se servent sont fictifs & imaginaires ; les châtimens & les récompenses, qu'ils nous montrent dans un lointain obscur, ne produisent aucun effet ou ne sont propres qu'à faire des enthousiastes inutiles ou des fanatiques dangereux. Les principes sur lesquels la religion établit sa morale sont chancelans & ruineux, ceux sur lesquels la morale de la raison est établie sont inébranlables & ne seront jamais renversés. Tant que l'homme sera un être raisonnable, occupé de sa conservation propre & tendant au bonheur, il aimera la vertu; il en sentira les avantages & il craindra pour lui-même les effets du désordre ou du crime. Il chérira la vertu parce qu'il desire le bien-être. Il haïra le crime parce qu'il est de sa nature de fuir la douleur. Tant que les sociétés humaines subsisteront, elles auront besoin de vertus pour se soutenir, de bonnes loix pour se conserver, de citoyens actifs pour les servir & les défendre. Ces loix seront bonnes quand elles inviteront les membres de la société à s'occuper du bien être du corps dont eux-mêmes sont partie. Ces loix seront équitables, quand elles récompenseront ou puniront à proportion du bien ou du mal qu'éprouvera la société. Ces loix appuyées par une autorité visible, & fondées sur des motifs présens, auront, sans doute, bien plus de force que celles de la religion, qui n'ont que des motifs incertains, éloignés, imaginaires, & qui, comme l'expérience le prouve, ne sont pas suffisans pour contenir des hommes à qui l'on a toujours montré la raison

comme dangereuse ou en qui l'on s'est bien gardé de la développer.

Si au lieu d'étouffer, comme on fait, la raison humaine, on s'étudioit à la perfectionner; si au lieu de nous repaître de mensonges, on nous montroit la vérité; si au lieu de nous prêcher une morale surnaturelle, on nous annonçoit une morale humaine & guidée par l'expérience, nous n'aurions pas besoin de mobiles imaginaires ni de fables effrayantes pour sentir la nécessité de la vertu. Chacun s'appercevroit que c'est à la pratique de la vertu, à l'observation fidèle des devoirs de la morale que son propre bonheur est nécessairement attaché. Est-il époux? Il sentiroit que pour son propre bonheur il doit montrer des soins, de l'attachement, de la tendresse à la compagne que le destin ne lui donne que pour partager avec elle les plaisirs & les peines de la vie; cette compagne, en consultant ses intérêts véritables, sentiroit qu'elle doit s'interdire tout ce qui pourroit aliéner le cœur de son époux ou même diminuer son estime, sa confiance, ses sentimens pour elle. Les peres & les meres sentiroient que leurs enfans sont destinés à être un jour les consolateurs & les supports de leur vieillesse, & que par conséquent ils ont le plus grand intérêt à leur inspirer de bonne heure les sentimens dont ils veulent un jour recueillir les fruits avantageux pour eux-mêmes. Ces enfans, pour peu qu'ils commencent à réfléchir, se verront intéressés à mériter la bienveillance de leurs parens, & à leur donner des preuves d'une reconnoissance qu'ils

exigeront à leur tour de leur postérité. Le maître sentira ce qu'il doit à ses serviteurs; il reconnoîtra que, pour en être servi avec affection, il leur doit des soins, de la bonté, de l'indulgence, & ceux-ci ne pourront s'empêcher de reconnoître à leur tour qu'ils sont intéressés à la conservation, à la prospérité, à mériter la bienveillance d'un maître dont ils sont obligés de dépendre. L'ami sentira le besoin qu'il a du cœur de son ami; nécessaire à sa propre félicité, il cultivera soigneusement en lui les dispositions qu'il desire d'y trouver. Les membres d'une même famille reconnoîtront la nécessité d'entretenir l'union que la nature a mise entr'eux, afin de s'aider mutuellement à écarter les malheurs qu'ils ont à craindre, & à se procurer les biens qu'ils sont faits pour desirer. Les associés, s'ils réfléchissent au but de leur association, sentiront que pour l'obtenir ils doivent agir de bonne foi & remplir fidélement leurs engagemens réciproques. Le citoyen, lors qu'il consultera sa raison, s'appercevra bientôt que son sort est lié à celui de la nation dont il est membre, & qu'il est forcé de partager ses prospérités & ses malheurs. En conséquence chacun dans sa sphère, & suivant ses facultés, se trouvera intéressé à la servir de toutes ses forces, de ses talens, de ses lumieres; & il reconnoîtra que celui qui l'afflige est un homme dangereux, & que l'ennemi de l'état est toujours l'ennemi du citoyen.

En un mot tout homme qui voudra réfléchir sur lui-même, sera forcé de reconnoître la nécessité de la vertu pour être heureux en ce

monde. Il verra que la justice est la base de toute société; que la bienfaisance attire nécessairement l'affection & l'amour; que tout homme qui s'aime lui-même doit chercher à les mériter; qu'il a besoin de l'estime de ses associés; qu'il doit être jaloux de sa réputation; qu'un être foible, qui peut à chaque instant éprouver des malheurs, doit pour son propre intérêt montrer à ses semblables de la pitié, de l'humanité & leur prêter des secours dont il peut à tout moment avoir lui-même le plus grand besoin.

Pour peu que l'on médite sur les effets des passions on sentira la nécessité de les réprimer, pour s'épargner des repentirs souvent inutiles, qui suivent toujours leurs emportemens fâcheux. Ainsi la seule réflexion suffit pour faire connoître les dangers de la colere, les suites funestes de la vengeance, les conséquences de la calomnie ou de la médisance. Chacun peut aisément remarquer qu'en lâchant la bride à ses desirs effrénés, il devient l'ennemi de la société; c'est aux loix à contenir celui qui renonçant à sa raison, méconnoîtroit les motifs qui doivent le retenir.

Si l'on me dit qu'en supposant que l'homme n'est pas libre dans ses actions, on ne peut être le maître de retenir ses passions, les loix ne seroient pas en droit de le punir; je répondrai que si l'homme n'est pas libre de ne point faire le mal, les hommes qui l'entourent ne sont point libres à leur tour de ne pas le haïr pour le mal qu'il leur fait, & que la société, pour sa conservation propre & son bonheur, est évi-

demment en droit d'écarter celui qui se trouve dans la malheureuse nécessité de lui nuire à elle même. Les fautes nécessaires de l'homme excitent nécessairement la haine de ceux qui en éprouvent l'influence.

Si l'homme qui consulte sa raison a des motifs réels & puissans pour faire du bien aux autres & pour s'abstenir de leur nuire, il n'en a pas de moins pressans pour résister aux penchans qui pourroient le solliciter au vice. L'expérience suffit pour lui faire connoître qu'il devient lui-même tôt ou tard la victime de ses propres excès ; il n'existe point un seul vice qui ne se punisse lui-même. Cela posé, la prudence ou le desir de se conserver empêcheront tout homme sensé de donner un libre cours à ses penchans déréglés ; il sentira le besoin qu'il a de la modération dans ses plaisirs, de la tempérance, de la chasteté ; ceux qui méconnoîtront ces vérités en seront nécessairement punis par la privation de la santé, par le mépris de la société, & souvent par une existence infirme & malheureuse que la mort vient terminer.

Faut-il donc, Madame, des lumieres surnaturelles ou des révélations divines pour sentir la vérité des principes de cette morale ? Est-il besoin d'aller chercher dans les régions inconnues de l'avenir des motifs incertains & fictifs pour nous apprendre la conduite que, pour notre propre intérêt, nous devons tenir en ce monde ? Ne suffit-il pas de vouloir être heureux, de vouloir se conserver pour se sentir obligé d'employer les moyens sans lesquels on ne peut ob-

tenir ce but commun de tous les êtres raisonnables ? Tout homme qui veut périr ou qui consent à rendre son existence malheureuse, quiconque sacrifie son bonheur permanent aux plaisirs d'un instant, est un fou ou un imprudent qui n'a point réfléchi sur ses intérêts les plus chers.

Si les principes si clairs de cette morale humaine ont été & sont encore méconnus, c'est à la religion elle-même qu'il s'en faut prendre. Ce sont ses notions obscures, mystiques, contradictoires, qui ont fait de la science la plus évidente & la mieux démontrée, une science inintelligible, mystérieuse, incertaine qui n'étoit à la portée de personne. Entre les mains de nos prêtres la morale est devenue une énigme impossible à deviner. Ils ont fondé nos devoirs sur un Dieu que l'esprit de l'homme ne pourra jamais comprendre, au lieu de les fonder sur l'homme lui-même ; ils ont jetté dans les cieux les fondemens d'un édifice qui est fait pour la terre ; il ont voulu régler nos mœurs d'après des oracles équivoques qui se contredisent à chaque instant & qui souvent ne tendent qu'à nous rendre malheureux, inutiles & pervers. Ils ont prétendu rendre leur morale plus sacrée en nous invitant à la suivre par les récompenses & les châtimens éloignés qu'ils nous annoncent au nom de la divinité. Ils ont poussé le délire jusqu'à nous dire que l'homme ne devoit point s'aimer lui-même, qu'il devoit se haïr, que pour se rendre heureux dans l'avenir, il falloit qu'il renonçât à tout bonheur ici-bas. Au lieu de diriger les passions des hommes vers le bien pu-

blic, au lieu de les faire contribuer au bonheur de la ſociété, ils ont voulu que l'on anéantît les paſſions eſſentielles à la nature humaine, ſans leſquelles nous ne ſerions plus des hommes & la ſociété ne pourroit point ſubſiſter. Enfin ils ont fait main-baſſe ſur tous les plaiſirs, & pour rendre l'homme parfait ils ont prétendu qu'il falloit qu'il fût totalement inſenſible.

Ne ſoyons donc point étonnés ſi cette morale ſurnaturelle, ou plutôt ſi contraire à la nature, fut toujours inefficace. C'eſt en vain que l'on veut combattre ou anéantir la nature, elle eſt plus forte que les preſtiges de l'imagination. En dépit de toutes ſes ſpéculations ſubtiles & merveilleuſes, l'homme continuera toujours à s'aimer lui-même, à deſirer le bien-être & à fuir la douleur. Il aura donc toujours des paſſions; quand ces paſſions ſeront modérées ou ne tendront qu'au bien public, elles ſeront honnêtes & légitimes, & l'on approuvera les actions qui en ſeront les effets; quand ces mêmes paſſions ſeront déſordonnées, funeſtes à la ſociété, à lui-même, on les condamnera, on les punira, on haïra & l'on mépriſera celui qui les fera ſentir aux autres. L'homme aimera toujours les plaiſirs, parce qu'il eſt de ſon eſſence d'aimer ce qui rend ſon exiſtence agréable; jamais on ne parviendra à lui faire chérir ce qui l'incommode ou ce qui le rend habituellement malheureux. Auſſi la morale chrétienne, qui ne ſemble inventée que pour combattre la nature & la ſoumettre à des chimeres, fut toujours ſans effet ſur la plupart des hommes. Elle ne ſervit qu'à tourmenter quelques ames foibles & crédules ſans retenir aucunes de celles qui eurent

des paſſions violentes ou des habitudes enracinées. Quand cette morale ſe relâcha pour ſe prêter aux penchans & aux paſſions des hommes, elle fut évidemment contraire aux principes fondamentaux d'une religion inflexible ; quand elle conſerva toute ſa rigueur, elle fut impraticable ; elle ne fut ſuivie que par quelques fanatiques qui en combattant leur propre cœur, en étouffant leur propre nature, n'en devinrent ſouvent que plus incommodes à la ſociété. Cette morale adoptée par la plupart des dévots, ſans déraciner leurs habitudes ou leurs penchans naturels, ne fit que les mettre dans une contradiction perpétuelle avec eux-mêmes ; leur vie fut un cercle de fautes & de ſcrupules, de péchés & de remords, de crimes & d'expiations ; de plaiſirs qu'ils ſe reprocherent très-ſouvent ſans raiſon & de repentirs très-infructueux. En un mot la morale religieuſe porta ſouvent le trouble dans les cœurs, dans les familles, dans les nations ; elle fit des enthouſiaſtes, des fanatiques, des dévots ſcrupuleux ; elle fit un grand nombre d'inſenſés & de malheureux ; elle ne rendit perſonne meilleur ; elle ne fit bons que ceux que la nature, l'habitude & l'éducation avoient déjà fait tels.

C'eſt le tempérament qui décide de notre conduite ; des paſſions modérées, des habitudes honnêtes contractées de bonne heure & longtems exercées, des exemples louables, des opinions ſenſées nous déterminent à la vertu & nous rendent ſuſceptibles de bonheur. Il eſt bien difficile d'être vertueux & heureux avec un tempérament bien ardent qui produit des paſſions dé-

ſordonnées. Il faut du calme pour jouir de ſoi-même & pour conſulter la raiſon. La nature, en nous donnant des paſſions vives ou une imagination emportée, nous fait de funeſtes préſens ; elle nous rend alors très-incommodes à nous-mêmes & ſouvent très-nuiſibles aux autres ; elle nous met dans l'impoſſibilité de conſulter nos intérêts réels, & de réſiſter à nos penchans préſens. Les paſſions que la raiſon ne peut point contenir ne ſeront pas plus contenues par les chimeres de la religion. C'eſt en vain que l'on ſe flatteroit d'obtenir par ſon ſecours un bonheur dont la nature ne nous a point rendus ſuſceptibles, ou des vertus déſavouées par un tempérament trop emporté. La religion laiſſe les hommes tels que la nature & l'habitude les ont faits, ſi elle produit quelques changemens en eux je crois avoir aſſez prouvé que ces changemens ne ſont rien moins qu'avantageux.

Félicitez-vous donc, Madame, d'être née avec des diſpoſitions heureuſes, & d'avoir reçu des principes honnêtes qui vous mettent à portée d'être contente de votre ſort & de pratiquer la vertu par habitude & par goût. Continuez à faire les délices d'une famille qui vous eſtime, qui vous honore. Continuez à répandre des bienfaits autour de vous. Continuez à faire des actions qui vous font ſi juſtement eſtimer & chérir de tout le monde. Aimez-vous, eſtimez-vous vous-même ; des ſentimens ſi légitimes & ſi doux ne feront point blâmés des autres. Travaillez à votre propre bonheur en vous occupant de celui de tous les êtres avec qui votre deſtin vous lie ; conſervez-moi ſur-tout une

part dans votre précieuse amitié ; permettez que je m'applaudisse si j'ai pu écarter de votre ame les nuages qui troubloient sa sérénité ou si j'ai appellé votre raison au secours de votre esprit qu'une imagination trop sensible sembloit vouloir égarer. Abjurez pour jamais une superstition qui n'est propre qu'à faire des malheureux ; que la morale de la nature soit votre unique religion ; que le bonheur soit votre but constant ; que la raison soit votre guide ; que la vertu vous procure les moyens de l'obtenir ; que cette vertu soit l'unique objet de votre culte. Aimer & pratiquer la vertu est la seule maniere d'aimer & d'honorer la divinité. S'il existe un Dieu qui s'intéresse au bien-être de ses créatures ; s'il existe un Dieu rempli de justice & de bonté ; s'il existe un Dieu sage & raisonnable, il ne s'irritera point contre vous pour avoir consulté votre raison ; s'il existoit une autre vie, ce Dieu ne pourroit vous y rendre malheureuse après s'être servi de vous pour faire tant d'heureux ici-bas.

Je suis avec respect &c.

DOUZIEME LETTRE.

SOuffrez, Madame, que je vous félicite de l'heureux changement que vous daignez m'annoncer. Convaincue par des raisonnemens simples, mais que le trouble de votre ame vous empêchoit de faire vous-même, vous voyez donc enfin le peu de fondement des notions futiles qui depuis quelque tems troubloient votre tranquillité; vous reconnoissez l'inefficacité des prétendus secours que la religion se vante de fournir; vous sentez les dangers évidens & sans nombre qui résultent d'un systême qui jusqu'ici n'a servi qu'à rendre les hommes ennemis de leur propre repos & de celui des autres. Je vois avec plaisir que la raison ne peut point perdre ses droits sur votre esprit & qu'il suffit de vous montrer la vérité pour que vous l'embrassiez aussitôt. Applaudissez-vous de votre docilité elle prouve la solidité de votre jugement. Il est glorieux de se rendre à la raison & de pouvoir soutenir l'éclat de la vérité. Le préjugé arme tellement les hommes que le monde est rempli de gens qui en dépit de leur jugement resistent obstinément aux preuves les plus fortes. Des yeux longtems fermés à la lumiere ne soutiennent le grand jour qu'avec peine; s'ils entr'ouvrent un instant les paupieres, ils les referment bientôt; les vérités les plus frappantes ne sont pour la plupart des hommes que des bluet-

tes incommodes dont ils se débarrassent bientôt en se replongeant dans l'obscurité.

Je ne suis nullement étonné des embarras qui vous restent, ni de ce penchant, qui malgré vous vous ramene quelquefois à des opinions que la réflexion vous montre comme contraires à la raison. Il est impossible d'anéantir sur le champ des habitudes enracinées ; l'esprit de l'homme semble flotter dans le vuide quand on lui ôte tout d'un coup des idées qui depuis longtems lui servoient de points d'appui ; il se trouve dans un monde nouveau dont les routes lui sont inconnues. Tout systême d'opinions n'est que l'effet de l'habitude ; l'esprit a autant de peine à se départir de sa façon de penser pour prendre des idées nouvelles que le corps en éprouve lorsqu'on le prive de la faculté d'agir avec laquelle il s'est familiarisé. Que l'on propose à quelqu'un de quitter le tabac parce qu'on le jugera nuisible à sa santé, ou il n'écoutera pas, ou ce ne sera qu'avec une peine extrême qu'il pourra se déterminer à renoncer à une chose dont l'habitude lui a fait un besoin véritable, s'il se rend, long-tems il cherchera machinalement sa tabatiere, il éprouvera des desirs toutes les fois qu'il verra prendre du tabac aux autres ; ce ne sera que peu-à-peu qu'il pourra se défaire d'une habitude dont il aura reconnu le danger.

Il en est précisément de même de nos préjugés de toute espece ; ceux de la religion ont sur-tout des droits puissans sur nous. Dès l'enfance nous avons été familiarisés avec eux ; l'habitude nous en a fait des besoins, notre façon de penser nous est devenue nécessaire, notre

esprit accoutumé à s'en occuper ne peut plus s'en passer, & notre imagination croit s'égarer dans le vuide quand on lui ôte les merveilles & les chimeres dont elle avoit coutume de se repaître ; ses fantômes les plus hideux lui sont devenus chers, elle s'étoit par habitude apprivoisée avec eux, de même que peu-à-peu nos yeux s'accoutument à voir sans peine les objets les plus désagréables & les plus propres à révolter.

D'ailleurs la religion, par l'inconséquence de ses systêmes merveilleux & bizarres, donne à l'esprit un exercice continuel ; se croit condamné à une inaction fâcheuse quand on le prive tout d'un coup des objets sur lesquels il s'exerçoit autrefois. Cet exercice est d'autant plus nécessaire que l'imagination est plus vive. Voilà sans doute pourquoi il faut communément aux hommes des folies nouvelles pour remplacer les anciennes. C'est encore la vraie raison pourquoi la dévotion se trouve si souvent propre à consoler des grandes disgraces, à faire diversion aux chagrins, à remplacer des passions fortes, à dédommager quelquefois même des plaisirs & des plus grandes dissipations. Les merveilles & les chimeres multipliées que la religion présente à l'esprit lui donnent de l'activité, l'occupent entiérement ; l'habitude les lui rend familieres & nécessaires ; les terreurs elles-mêmes finissent souvent par avoir des agrémens pour lui. Il est des esprits actifs & inquiets qui demandent à être continuellement remués ; il est des imaginations qui veulent être alternativement allarmées & consolées ; il est une infinité de gens

qui ne peuvent s'accommoder de l'état tranquille où les mettroient la raiſon & la vérité. Beaucoup de perſonnes ont beſoin de fantômes, il leur manque quelque choſe quand elles ſont raſſurées.

Ces réflexions ſerviront à vous expliquer les variations continuelles auxquelles beaucoup de perſonnes ſont ſujettes ſur-tout en matiere de religion. Semblables à des barometres vous les voyez varier ſans ceſſe ; leur imagination flottante ne peut jamais ſe fixer ; tantôt vous les trouvez livrées à la ſuperſtition la plus noire, tantôt vous les croiriez parfaitement dégagées de préjugés. Tantôt elles ſont tremblantes aux pieds d'un prêtre, tantôt elles paroiſſent avoir entiérement ſecoué le joug. Des perſonnes de beaucoup d'eſprit ne ſont point toujours exemptes de ces variations, leur jugement eſt ſouvent la dupe de leur imagination pétulante & inquiete qui les empêche de ſe fixer. D'ailleurs il n'eſt point rare de voir une ame timide & craintive jointe à beaucoup d'eſprit.

Que dis-je ! l'homme n'eſt point & ne peut être toujours le même. Sa machine eſt expoſée à des révolutions, à des viciſſitudes perpétuelles ; les penſées de ſon ame varient néceſſairement avec les états divers par leſquels ſon corps eſt forcé de paſſer. Quand le corps eſt languiſſant & abbatu, l'ame n'a communément ni vigueur ni gaieté. La débilité des nerfs anéantit communément toute l'énergie de l'ame, que l'on a ſi gratuitement diſtinguée du corps ; les perſonnes d'un tempérament bilieux ou mélancoliques ne peuvent point ſe prêter à la joye ;

la dissipation les importune ; la gaieté des autres les fatigue. Concentrées en elles-mêmes, elles aiment à se nourrir d'idées sombres que la religion est très-propre à leur fournir. La dévotion pourroit se traiter comme les vapeurs ; la superstition est une maladie invétérée que l'on pourroit guérir par des remedes physiques. Il est vrai qu'il est difficile de garantir des rechutes, des hommes d'un tempérament assez mal constitué pour reproduire promptement les humeurs nuisibles qui les ramenent à leurs anciens préjugés. Il n'est point aisé d'inspirer du courage à un lâche ; il est presqu'impossible de guérir de la superstition un homme que le tempérament & l'habitude forcent continuellement à trembler. On a pris tant de peines pour éterniser les erreurs humaines & tant de précautions pour nous empêcher de nous en défaire, qu'il est très-rare de trouver des personnes dont la raison ne se démente quelquefois. C'est l'éducation seule qui pourroit opérer la cure radicale de l'esprit humain.

Ce qui vient d'être dit suffit, je crois, Madame, pour vous rendre raison des variations que l'on remarque si souvent dans les idées des hommes, & de cette pente secrette qui les ramene quelquefois malgré eux à des préjugés dont leur esprit sembloit être entiérement dégagé. Vous sentirez à présent ce que vous devez penser de ces penchans secrets que nos prêtres voudroient faire passer pour des inspirations intérieures, pour des sollicitations divines, pour des effets de la grace, tandis qu'ils sont évidemment des effets des vicissitudes qu'éprouve

notre machine tantôt saine & tantôt viciée ; tantôt robuste & tantôt affoiblie, dispositions d'où dépendent toujours nécessairement nos façons de penser & d'envisager les choses.

Cela peut encore vous faire juger si nos docteurs sont bien fondés à se vanter si fort des triomphes qu'ils remportent souvent, à l'article de la mort, sur la raison des incrédules dont ils ont occasion de troubler les derniers momens. C'est-là, disent-ils, qu'il faut les attendre ; c'est alors que l'homme détrompé voit les choses sous leur vrai point de vue, & que prêt à quitter la terre il est forcé de reconnoître ses erreurs. Il n'y a, sans doute, que des imposteurs qui puissent s'appuyer de pareils raisonnemens, & il n'y a que des dupes qui puissent s'en contenter. Est-ce donc dans l'état de l'accablement, de la foiblesse & du délire qu'un homme est en état de juger sainement ? Un moribond dont l'esprit & le corps sont privés d'énergie & qu'un prêtre barbare vient encore effrayer, est-il donc bien capable de raisonner, d'argumenter, de détruire les sophismes qu'on lui propose ? Ce sont, sans doute, d'étranges vérités que celles de la religion puisque, pour en sentir la force, il faut avoir le corps & l'esprit entiérement abbattus.

C'est dans l'état de santé que l'on peut se promettre de raisonner avec justesse ; c'est lorsque l'ame n'est ni troublée par la crainte, ni altérée par la maladie, ni égarée par des passions que l'homme peut juger sainement. Les jugemens d'un mourant ne peuvent être d'aucun poids ; il n'y a que des imposteurs qui puis-

fent s'aider de fon fuffrage. La vérité ne fe fait connoître à nous que lorfque dans un corps fain nous jouiffons d'un efprit fain. Nul homme, fans une préfomption infenfée & ridicule, ne peut répondre des idées qui lui viendront quand fa machine fera affoiblie ou dérangée ; il n'y a que des prêtres inhumains qui puiffent avoir le front de fe prévaloir de fon état pour le troubler ; il n'y a que des fourbes qui ofent fe vanter enfuite des mauvais raifonnemens qu'ils lui auront extorqués, ou des triomphes que leurs fophifmes auront remportés fur fon jugement débile. Les idées des hommes varient néceffairement avec les divers états de leur machine ; l'homme qui meurt ne peut raifonner que comme un homme dont l'efprit & le corps font fur le point de s'éteindre.

Ne foyez donc, Madame, ni découragée ni furprife fi quelquefois vous fentez d'anciens préjugés réclamer encore des droits qu'ils avoient long-tems ufurpés fur votre raifon ; attribuez pour lors ces vacillations à quelque dérangement dans la machine, à quelques mouvemens défordonnés qui fufpendent pour un tems la faculté de raifonner. Songez qu'il eft très-peu de gens qui foient conftamment les mêmes & qui voient toujours les chofes des mêmes yeux. Notre corps étant fujet à des variations continuelles, il faut néceffairement que nos façons de penfer varient ; nous penfons d'une façon pufillanime & lâche lorfque nos fibres font relâchées & quand notre corps eft abbatu. Nous penfons jufte quand notre corps eft fain, c'eft-à-dire, quand toutes fes parties rempliffent exac-

tement leurs fonctions. C'est à la façon dont nous pensons en santé qu'il faut en appeller des incertitudes que nous éprouvons quand notre machine n'est point dans son assiette ordinaire. Nous ne raisonnons bien juste que lorsque nous nous portons bien.

Quoi qu'il en soit, pour calmer les inquiétudes qui troubleront peut-être quelquefois votre esprit, il suffit de réfléchir un instant ; & vous reconnoîtrez sans peine que votre façon de penser ne peut jamais avoir de suites fâcheuses pour vous même. En effet, comment un Dieu, que l'on suppose bon, juste & raisonnable, pourroit-il s'irriter de la façon de penser des hommes, qui est toujours parfaitement involontaire, & qui jamais ne peut lui nuire ? L'homme est-il donc un instant le maître de ses idées, qui sont à chaque moment excitées par des objets & des causes qui ne dépendent aucunement de lui ? St. Augustin lui-même a reconnu cette vérité ; *il n'y a*, dit-il, *personne qui soit maître de ce qui se présente à son esprit.* Ne devroit-on pas en conclure que rien ne doit être plus indifférent à Dieu que les pensées qui s'élevent dans l'esprit de ses créatures, qui par conséquent ne peuvent l'offenser ?

Si nos docteurs se piquoient d'être conséquens dans leurs principes ils devroient sentir cette vérité. Ils reconnoîtroient qu'un Dieu juste ne peut point être offensé des mouvemens qui se passent dans le cerveau de l'homme que l'on suppose son ouvrage. Ils sentiroient que ce Dieu, s'il est sage, n'a pas lieu de se fâcher des fausses idées qui peuvent s'élever dans l'esprit des

créatures à qui il n'a lui-même donné qu'un entendement & des connoiſſances très-bornés ; ils verroient que ſi Dieu eſt vraiment tout-puiſſant, ſa gloire & ſa puiſſance n'ont point à s'allarmer des opinions & des idées des foibles mortels, & que les notions qu'ils ſe forment ſur ſon compte ne peuvent faire aucun tort ni à ſa grandeur ni à ſon pouvoir. Enfin, ſi ces docteurs ne ſe faiſoient pas un devoir de renoncer au bon ſens & d'être toujours en contradiction avec eux-mêmes, ils ne pourroient refuſer d'avouer que Dieu ſeroit le plus injuſte, le plus déraiſonnable, le plus cruel des tyrans s'il puniſſoit des êtres qu'il a lui-même créés imparfaits, pour avoir mal raiſonné.

Pour peu que l'on y réfléchiſſe, on voit toujours que les théologiens ſe ſont étudiés à faire de la divinité un maître farouche, déraiſonnable & méchant, qui exige de ſes créatures des qualités qu'elles ne peuvent avoir. Les idées qu'ils ſe ſont formées de cet être inconnu furent toujours empruntées de celles des hommes puiſſans qui, jaloux de leur pouvoir & des reſpects de leurs ſujets, prétendent que ceux-ci ayent toujours pour eux des ſentimens de ſoumiſſion, & puniſſent avec rigueur ceux qui par leur conduite ou leurs diſcours annoncent des ſentimens peu reſpectueux. Ainſi vous voyez, Madame, que Dieu a été fait ſur le modele d'un deſpote inquiet, ſoupçonneux, jaloux de l'opinion que l'on avoit de lui, qui pour aſſurer ſon pouvoir, châtioit cruellement tous ceux qui n'avoient point de lui des idées propres à maintenir ſa puiſſance ou à flatter ſa vanité.

Il est évident que c'est sur des idées si ridicules & si contraires à celles que l'on nous donne de la divinité qu'est fondé l'absurde systême des chrétiens, qui se persuadent qu'elle est très-sensible aux opinions des hommes, qu'elle s'offense très-sérieusement de leurs pensées & qu'elle les punira sans pitié pour s'être trompés sur son compte, ou pour avoir raisonné d'une façon qui nuiroit à sa gloire. Rien ne fut plus pernicieux au genre-humain que cette funeste manie qui dément les idées qu'on nous donne d'un Dieu juste, d'un Dieu bon, d'un Dieu sage, d'un Dieu tout-puissant, d'un Dieu dont les créatures ne peuvent jamais diminuer la gloire & la puissance infinie. En conséquence de ces suppositions impertinentes, les hommes ont toujours craint de ne point se former des notions convenables du souverain caché dont ils croyoient dépendre; leur esprit s'est mis à la torture pour deviner sa nature incompréhensible, &, dans la crainte de lui déplaire, ils ont entassé sur lui des attributs humains sans s'appercevoir qu'à force de vouloir l'honorer, ils le déshonoroient en effet, & qu'à force de lui assigner des qualités incompatibles, ils l'anéantissoient réellement. C'est ainsi que presque toutes les religions de la terre, sous prétexte de faire connoître la divinité & d'expliquer ses voies, l'ont avilie & rendue plus méconnoissable & ne sont devenues qu'un athéisme raisonné, par lequel on détruisoit réellement l'être que l'on prétendoit mettre à la portée des mortels.

A force de réfléchir ou de rêver sur la divinité, les hommes n'ont fait que s'enfoncer de

plus en plus dans les ténébres ; leur jugement ſe troubla toutes les fois qu'ils voulurent faire de cet être l'objet de leurs méditations ; ils ne purent en raiſonner juſte parce qu'ils n'en eurent jamais que des idées obſcures & fauſſes ; ils ne furent jamais d'accord parce qu'ils partirent toujours de principes abſurdes ; ils furent toujours incertains & peu d'accord avec eux-mêmes, parce qu'ils ſentirent très-bien que leurs principes étoient douteux ; ils tremblerent toujours, parce qu'ils s'imaginerent qu'il étoit fort dangereux de ſe tromper ; ils diſputerent ſans relâche, parce qu'il eſt impoſſible de convenir de rien quand on raiſonne d'objets parfaitement inconnus, & que les imaginations des hommes ſont forcées de ſe peindre diverſement ; enfin ils ſe tourmenterent cruellement les uns les autres pour leurs opinions également inſenſées, parce qu'ils crurent devoir y attacher la plus grande importance, & parce que la vanité de chacun d'eux ne leur permit pas de céder ou de ſouſcrire aux rêveries des autres.

C'eſt ainſi que la divinité eſt devenue pour les hommes une ſource de malheurs, de diviſions & de querelles ; c'eſt ainſi que ſon nom ſeul inſpira de la terreur ; c'eſt ainſi que la religion donna le ſignal de tant de combats & fut toujours une vraie pomme de diſcorde pour les mortels inquiets, qui diſputerent toujours avec la plus grande chaleur ſur des objets dont jamais ils n'eurent des idées véritables. Ils ſe firent un devoir d'y penſer & d'en raiſonner, & ils ne purent jamais le faire pertinemment, parce que leur eſprit n'eſt en état

de se former des notions vraies que de ce qui peut frapper leurs sens. Dans l'impossibilité de connoître la divinité par eux-mêmes, ils s'en rapporterent à ce que voulurent leur en dire des hommes adroits qui prétendirent avoir un commerce intime avec elle, être inspirés par elle-même, avoir des connoissances particulieres refusées au reste du genre-humain. Ces hommes privilégiés n'apprirent rien aux nations que leurs propres rêveries réduites en systême, sans leur donner des idées plus distinctes de l'être caché qu'ils prétendoient leur faire connoître ; ils peignirent Dieu sous les traits les plus convenables à leurs propres intérêts ; ils en firent un monarque bon pour ceux qui leur seroient aveuglément soumis, terrible pour tous ceux qui refuseroient de leur obéir aveuglément.

Vous voyez donc, Madame, que ce sont des hommes qui ont fait évidemment la divinité bizarre qu'on nous annonce, & qui pour rendre leurs opinions plus sacrées, ont prétendu qu'elle s'offensoit grièvement quand on n'avoit pas sur son compte les idées qu'il leur avoit plu d'en donner. Dans les livres de Moyse, Dieu se définit lui-même *celui qui est* ; mais bientôt cet inspiré en racontant l'histoire de son Dieu, nous le montre comme un tyran qui tente l'homme, qui le punit d'avoir été tenté, qui extermine tout le genre-humain, parce qu'un seul a succombé ; en un mot, qui dans toute sa conduite agit comme un despote que sa puissance dispense de toutes les régles de la justice, de la raison, de la bonté.

Les successeurs de Moyse nous ont-ils transmis des idées plus claires, plus sensées, plus compatibles de la divinité? Le Fils de Dieu lui-même nous a-t-il fait connoître son pere? L'église, perpétuellement éclairée des lumieres de l'Esprit-Saint, est-elle enfin parvenue à fixer nos incertitudes? Hélas! Malgré tous ces secours surnaturels nous ne connoissons pas mieux le moteur caché de la nature; les idées que nous en donnent, les récits que nous en font nos infaillibles docteurs, ne sont propres qu'à confondre notre jugement & à réduire notre raison au silence. Ils font de Dieu un pur esprit; c'est-à-dire, un être qui n'a rien de commun avec la matiere & qui néanmoins a créé la matiere qu'il a tirée de sa propre substance. Ils en font le moteur de l'univers sans être l'ame de l'univers. Ils en font un être infini qui remplit l'espace de son immensité, quoique l'univers matériel occupe pourtant aussi l'espace. Ils en font un être tout-puissant, mais dont les projets échouent sans cesse, vû qu'il ne peut ni maintenir le bon ordre qu'il aime, ni gêner la liberté de l'homme; il est forcé de permettre le péché qui lui déplaît & qu'il pourroit prévenir. Ils en font un pere infiniment bon, mais qui se venge sans mesures; ils en font un monarque infiniment juste, mais qui confond l'innocent & le coupable, qui pousse l'injustice & la cruauté jusqu'à exiger la mort de son propre fils pour expier les crimes du genre-humain dont les iniquités ne cessent point pour cela. Ils en font un être rempli de sagesse & de prévoyance, tandis

qu'ils le font agir en insensé. Ils en font un être raisonnable qui s'irrite des pensées involontaires & nécessaires qui se produisent dans le cerveau de ses créatures, & qui les condamnera à des supplices éternels pour n'avoir point cru des rêveries incompatibles avec les attributs divins, ou pour avoir osé douter que Dieu pût rassembler en lui-même des qualités impossibles à concilier.

Il n'est donc point surprenant que bien des gens révoltés de ces idées si contradictoires & si choquantes tombent dans l'incertitude & le doute sur l'existence d'une pareille divinité, ou même la nient formellement. Il est impossible en effet d'admettre le Dieu du christianisme, dans lequel on voit sans cesse des perfections infinies alliées avec les imperfections les plus frappantes; dans lequel, pour peu que l'on y réfléchisse, l'on ne trouve que le produit informe de l'imagination égarée de quelques rêveurs que l'ignorance a réduits au désespoir, ou de quelques imposteurs, qui, pour subjuguer les hommes, ont voulu les jetter dans l'embarras, confondre leur raison, & les remplir de frayeurs. Tels paroissent en effet avoir été les motifs de ceux qui ont eu l'arrogance de faire connoître aux nations la divinité qu'ils ne connurent jamais eux-mêmes; ils la peignirent toujours sous les traits d'un tyran inaccessible, qui ne se montroit qu'à ses ministres & à ses favoris, qui se plaisoit à se voiler aux yeux du vulgaire & qui s'irritoit violemment lorsqu'on ne la connoissoit pas, ou lorsqu'on

refusoit d'en croire ses prêtres sur leurs rapports totalement inintelligibles.

Si, comme je l'ai dit plus d'une fois, il est impossible de croire ce qu'on ne peut comprendre, ou d'être intimement convaincu de ce dont on ne peut se faire des idées claires & distinctes, il faut en conclure que, lorsque les chrétiens nous assurent qu'ils croient le Dieu qu'on leur annonce, ou ils se trompent évidemment, ou ils veulent nous tromper. Leur foi ou leur croyance en Dieu n'est qu'une adhésion non raisonnée à ce que leurs prêtres leur disent d'un être dont ils ont rendu l'existence aussi incroyable qu'impossible pour tout homme qui voudra le méditer. S'il existe un Dieu, ce Dieu ne peut assurément être celui que les chrétiens admettent ou font profession de croire sur la parole de leurs théologiens. Est-il en bonne foi un seul homme dans le monde qui puisse avoir une idée claire de ce que nos prêtres appellent un *Esprit*? Si nous leur demandons ce que c'est qu'un esprit, ils nous diront que c'est un être immatériel qui n'a aucunes des propriétés ou qualités que nous puissions connoître. Mais qu'est-ce qu'un être immatériel, &c ? C'est un être qui n'a aucune des qualités que nous puissions connoître, qui n'a ni forme, ni étendue, ni couleur, &c.

Mais comment pouvez-vous être assuré de l'existence d'un être qui n'a aucune des qualités connues ? On nous dit que c'est par la foi : Mais qu'est-ce qu'avoir de la foi ? c'est adhérer sans examen à ce que disent nos prêtres. Mais qu'est-ce que nos prêtres nous di-

ſent de Dieu ? Ils nous en diſent des choſes que nous ne pouvons ni comprendre ni concilier. L'exiſtence de Dieu lui-même eſt entre leurs mains devenue le myſtere le plus impénétrable de la religion. Mais enfin ces prêtres eux-mêmes comprennent-ils le Dieu ineffable qu'ils annoncent aux autres ? En ont-ils des idées véritables ? Peuvent-ils eux-mêmes être ſincérement convaincus de l'exiſtence d'un être qui réunit des qualités incompatibles & qui s'excluent réciproquement ? Nous ne pouvons le croire, & nous ſommes autoriſés à penſer que ces prêtres quand ils profeſſent de croire le Dieu dont ils nous parlent, ou ne ſavent ce qu'ils diſent, ou veulent évidemment nous tromper.

Ne ſoyez donc point ſurpriſe, Madame, s'il ſe trouve des gens qui oſent révoquer en doute l'exiſtence d'un être que les théologiens, à force de le méditer, ne ſont jamais parvenus qu'à rendre plus incompréhenſible, ou même à détruire tout-à-fait. Ne vous étonnez pas s'ils ne s'entendent jamais entr'eux lorſqu'ils en raiſonnent, s'ils diſputent toujours ſur ſon compte, enfin ſi juſqu'ici l'exiſtence de la divinité, qui ſert pourtant de baſe à toute religion, n'eſt point encore établie ſur des preuves inconteſtables. Cette exiſtence ne peut nullement être démontrée par des révélations dans lequelles on reconnoît viſiblement l'ouvrage de l'impoſture, qui ſappent plutôt la divinité & ſes perfections qu'elles ne les établiſſent. Cette exiſtence ne peut point être fondée ſur les qualités que nos prêtres aſſignent à la divinité,

vû

vû que de ces qualités rassemblées il résulte que Dieu n'est rien de ce que nous connoissons & par conséquent ne peut nous présenter aucune idée certaine. Cette existence ne peut être fondée sur les qualités morales que nos prêtres attribuent à la divinité, vu qu'elles sont impossibles á concilier dans un même sujet, qui ne peut être à la fois bon & méchant, juste & injuste, clément & implacable, sage, & l'ennemi de la raison humaine.

Surquoi peut donc se fonder l'existence de Dieu? nos prêtres nous disent eux-mêmes que c'est sur la raison, sur le spectacle de la nature, sur l'ordre merveilleux que nous appercevons dans l'univers. Ceux à qui ces motifs pour croire l'existence de la divinité ne paroîtront pas convainquans, ne trouveront point de motifs plus pressans dans toutes les religions du monde, systêmes bien plus propres à égarer l'imagination qu'à convaincre l'esprit, & qui, bien loin d'ajouter plus de certitude ou d'évidence aux preuves que la nature peut fournir de l'existence de Dieu, ne font que l'ébranler & la rendre incroyable par les contradictions palpables qu'ils nous débitent à l'envi sur le compte d'un être dont l'essence sera toujours voilée aux foibles yeux des mortels.

Que faut-il donc penser de Dieu? Il faut penser qu'il est, sans prétendre en raisonner. Si nous ne pouvons aller plus loin, c'est qu'il n'a pas voulu se faire mieux connoître; c'est qu'il est impossible que l'être borné connoisse l'être infini; c'est qu'il y a du délire à vouloir raisonner sur la nature d'un être sur lequel tous les âges ont été, sont & seront dans une égale

ignorance. Si quelque chofe eft prouvée dans le monde, c'eft que la divinité n'a point voulu que les mortels raifonnaffent fur fon compte. S'il eft un châtiment vifible qui foit venu de fa part aux habitans de la terre, nous devons le reconnoître dans les vertiges, les calamités & les folies que les querelles théologiques ont produit ici-bas.

Mais que penferons-nous de ceux qui ignorent ce Dieu, qui nient fon exiftence, qui ne peuvent le reconnoître dans les œuvres d'une nature où ils voient le bien & le mal, l'ordre & le défordre fe fuccéder conftamment & partir de la même main ? quelles idées aurons-nous de ces hommes qui regardent la matiere comme éternelle, comme agiffante par elle-même fuivant des loix invariables ; comme affez forte pour produire d'elle-même tous les effets que nous voyons ; comme perpétuellement occupée à faire naître & à détruire, à combiner & à diffoudre ; comme incapable d'amour ou de haine, comme privée des facultés que nous nommons *intelligence* & *fentiment* dans les êtres de notre efpece, mais capable d'enfanter des êtres que leur organifation rend intelligens, fenfibles & penfans ? que dirons-nous de ces penfeurs qui trouvent qu'il ne peut y avoir ni bien ni mal, ni ordre ni défordre réels dans l'univers, que ces chofes ne font jamais que relatives aux différens états des êtres qui les éprouvent, & que tout ce qui fe fait dans l'univers eft néceffaire & foumis au deftin ? en un mot que dirons-nous des athées ?

Nous dirons qu'ils ont une façon différente d'envifager les chofes, ou plutôt qu'ils fe fervent de mots différens pour exprimer les mêmes objets. Il appellent *Nature* ce que d'autres

appellent *Divinité* ; ils appellent *Nécessité* ce que d'autres appellent les *Décrets* divins ; ils appellent l'énergie de la nature ce que d'autres appellent le moteur ou l'auteur de la nature ; ils appellent *Destin* ou *Fatalité* ce que d'autres appellent un *Dieu*, dont les loix sont toujours exécutées.

Sera-t-on en droit de les haïr, de les exterminer ? Non, sans doute ; à moins que l'on ne se crût en droit de faire périr tous ceux qui ne parleroient pas la même langue dont nous serions convenus de nous servir entre nous. C'est pourtant à ce dégré d'extravagance que les idées funestes de la religion ont porté l'esprit humain. Echauffés par leurs prêtres, les hommes se haïssent & s'assassinent, parce qu'en matiere de religion ils ne parlent point la même langue. La vanité fait que chacun s'imagine que la sienne est la meilleure, la plus expressive, la plus intelligible, tandis qu'on ne voit pas que la théologie est une langue que n'entendent ni ceux qui la parlent, ni ceux-mêmes qui l'inventent. Le seul nom d'*Athée* suffit pour irriter la colere des dévots & pour armer la fureur de gens qui répetent sans cesse le nom de Dieu sans jamais être en état de s'en faire aucune idée. Si par hazard ils s'imaginent en avoir quelques notions, ce ne sont jamais que les notions confuses, contradictoires, incompatibles, insensées, qui leur sont dès l'enfance inspirées par leurs prêtres ; & ceux-ci, comme on a vu, ne peignent jamais leur Dieu que d'après les traits décousus que l'imagination leur fournit, ou ceux qui leur paroissent les plus conformes aux intérêts de leurs passions, dont les peuples se rendent complices sans savoir pourquoi.

La moindre réflexion suffiroit néanmoins pour faire sentir que Dieu, s'il est juste & s'il est bon, ne peut point exiger d'être connu de ceux qui n'ont pu le connoître. Si les athées sont des hommes déraisonnables, Dieu seroit injuste de les punir, d'avoir été des aveugles & des insensés, ou d'avoir eu trop peu de pénétration & de lumieres pour sentir la force des preuves naturelles sur lesquelles se fonde l'existence de la divinité. Un Dieu plein d'équité ne peut point punir des hommes pour avoir été aveugles ou pour avoir raisonné. Les athées, quelque fous qu'on les suppose, sont des êtres moins insensés que ceux qui font profession de croire un Dieu rempli de qualités qui s'entre-détruisent ; ils sont bien moins dangereux que les adorateurs d'un Dieu méchant, qui s'imaginent lui plaire en exterminant pour des opinions. Nos spéculations sont indifférentes à Dieu, dont rien ne peut ternir la gloire ni diminuer la puissance ; ces spéculations nous sont avantageuses, dès qu'elles nous rendent heureux au dedans de nous-mêmes ; elles devroient être parfaitement indifférentes à la société, dès qu'elles n'influent point sur son bonheur. Or il est évident que les opinions des hommes n'influent sur le bonheur de la société que lorsqu'on veut les gêner.

Ainsi, Madame, laissons les hommes penser comme ils voudront, pourvu qu'ils agissent de la façon qui convient à des êtres destinés à vivre en société. Que chacun spécule à sa maniere, pourvu que ses rêveries ne l'engagent point à nuire aux autres. Nos idées, nos pensées, nos systêmes ne dépendent point de nous ; ce qui paroît convainquant pour l'un n'a point la

force d'en convaincre un autre. Tous les hommes n'ont ni les mêmes yeux, ni les mêmes cerveaux ; tous n'ont point reçu les mêmes idées, la même éducation ni les mêmes opinions ; ils ne seront jamais d'accord quand ils auront la témérité de raisonner sur des objets invisibles & cachés que chacun d'entre eux est forcé de voir avec les yeux de l'imagination, sans qu'il soit possible de vérifier lequel a le mieux rencontré.

Les hommes ne disputent point long-tems sur les objets que leurs sens sont toujours à portée de vérifier ou de soumettre à l'expérience. Il est un petit nombre de vérités évidentes & démontrées sur lesquelles tous les mortels sont forcés d'être d'accord. Les principes fondamentaux de la morale sont de ce nombre ; il est évident & démontré pour tout homme sensé que des êtres réunis en société ont besoin de la justice, doivent aimer la bienfaisance, sont faits pour se prêter des secours mutuels, en un mot sont obligés de pratiquer la vertu & d'être utiles à la société pour y vivre heureux & satisfaits. Il est évident & démontré que l'intérêt de notre conservation propre exige que nous modérions nos desirs, que nous mettions un frein à nos passions, que nous renoncions à des habitudes dangereuses, que nous nous abstenions des vices qui pourroient nuire à nous-mêmes ou indisposer les personnes avec qui nos besoins nous lient. Ces vérités sont évidentes pour tout être pensant dont les passions ne troubleront point la raison ; elles sont totalement indépendantes des spéculations théologiques qui ne sont ni évidentes ni démontrées & que jamais notre esprit n'est à portée de vérifier ; elles n'ont rien de

commun avec des opinions religieuſes qui n'ont jamais pour garans que l'imagination, le fanatiſme & la crédulité, & qui, comme je l'ai prouvé, produiſent continuellement des effets directement oppoſés aux principes les plus évidens de la morale & au bien-être de la ſociété.

Quelles que ſoient donc les notions des athées, elles ne ſeront jamais auſſi dangereuſes que celles de ces prêtres qui ne ſemblent avoir inventé des ſyſtêmes religieux que pour troubler, aſſervir & dépouiller les nations. Les principes ſpéculatifs d'un athée, faits pour très-peu de monde, ne peuvent avoir les mêmes ſuites que les principes contagieux du fanatiſme & de l'enthouſiaſme, qui ne font ſervir la divinité que pour apporter le déſordre ſur la terre. S'il eſt des notions dangereuſes & des ſpéculations funeſtes, ce ſont celles de rêveurs qui ſe ſervent de la religion pour diviſer les hommes & pour aiguiſer leurs paſſions, & qui ſacrifient les intérêts de la ſociété, des ſouverains & des ſujets à leur propre ambition, à leur propre avarice, à leur propre vengeance, à leurs propres fureurs.

On nous dit que l'athée n'a point de motifs pour bien faire, & qu'en refuſant de reconnoître un Dieu il ne lui reſte plus de frein pour réſiſter à ſes paſſions. Il eſt vrai que l'athée n'a point de frein ni de motifs inviſibles, mais il a des motifs & un frein viſibles, qui, s'il y réfléchit, régleront ſes actions. S'il nie l'exiſtence de Dieu, il ne peut nier l'exiſtence des hommes. Pour peu qu'il penſe il trouvera que ſon propre intérêt exige qu'il modere ſes paſſions, qu'il travaille à ſe rendre agréable, qu'il évite la haine, le mépris, les châtimens, qu'il s'abſ-

tienne des crimes, & qu'il se défende des vices & des habitudes qui pourront tôt ou tard se tourner contre lui-même. Ainsi relativement à sa morale l'athée a des principes plus sûrs que le superstitieux, le fanatique, le dévot, que la religion invite à montrer du zèle, & qui se croient souvent obligés en conscience de commettre des crimes pour appaiser leur Dieu. Si rien n'arrête l'athée, mille forces réunies poussent souvent le fanatique à violer les devoirs les plus sacrés.

D'ailleurs je crois vous avoir déjà prouvé que la morale du superstitieux n'a jamais de principes certains; elle varie avec les intérêts de ses prêtres qui n'expliquent les intentions de la divinité que de la façon qui convient le mieux à leurs circonstances présentes; & trop souvent ces circonstances exigent que leurs dévots disciples soient cruels & méchans. Au contraire, l'athée qui ne puise sa morale que dans sa propre nature & dans les rapports constans qui lient entre eux les membres de la société, a une morale certaine qui ne se fonde ni sur le caprice ni sur les circonstances; quand il commet le mal il doit sentir qu'il est blâmable, & comme le fanatique intolérant & persécuteur, il n'a pas lieu de s'applaudir du mal qu'il a commis.

Vous voyez donc, Madame, que du côté de la morale l'athée lui-même a des avantages marqués sur le dévot superstitieux, qui ne connoît d'autres régles que le caprice de ses prêtres, d'autre morale que celle qui convient à leurs intérêts, d'autres vertus que ces vertus abjectes dont l'effet est de le rendre esclave de leurs volontés, souvent très-contraires aux in-

térêts du genre-humain. Ainsi vous reconnoîtrez qu'à tout prendre la morale naturelle d'un athée est bien plus constante & plus sûre que celle d'un superstitieux qui croit se rendre agréable à son Dieu toutes les fois qu'il sert les passions de ses prêtres. Si l'athée est assez aveugle ou corrompu pour méconnoître les devoirs que lui prescrit sa nature, il est pour lors sur la même ligne que le superstitieux que ses motifs invisibles n'empêchent pas d'être méchant, & que ses guides sacrés sollicitent souvent à l'être.

Ces réflexions serviront encore à confirmer ce que je vous ai dit ci-devant pour vous prouver que la morale n'avoit rien de commun avec la religion ; & que cette religion même en étoit plutôt l'ennemie que l'appui. La vraie morale doit se fonder sur la nature de l'homme ; la morale religieuse ne se fondera jamais que sur les chimeres de l'imagination & sur le caprice de ceux qui font parler à la divinité un langage souvent très-contraire à celui de la nature & de la droite raison.

Souffrez donc, Madame, que je vous le répete, la morale est la seule religion naturelle de l'homme, le seul objet digne de l'occuper ici-bas, le seul culte qu'il puisse rendre à la divinité. C'est uniquement en remplissant les devoirs évidens de cette morale que nous pouvons nous flatter d'accomplir les intentions connues de la divinité. Si c'est elle qui nous a faits ce que nous sommes, elle voulut que nous travaillassions à la conservation de notre être & à notre bonheur. Si elle nous a faits raisonnables, elle a voulu que nous consultassions notre raison pour distinguer le bien du mal, l'utile du nuisible.

nuisible. Si elle nous a rendus sociables, elle a voulu que nous vécussions en société & que nous missions en usage tous les moyens de la maintenir. Si elle nous a donné un esprit borné, elle a voulu visiblement nous interdire des recherches infructueuses, qui ne sont propres qu'à nous tourmenter vainement & à troubler le repos de la société. Si elle attache notre conservation & notre bien-être à une certaine conduite, notre destruction & notre malheur à une conduite opposée, elle a fait des loix claires qui nous obligent, sous peine d'être punis sur le champ, par la honte, la crainte & les remords; d'un autre côté nous nous trouvons récompensés de même d'une maniere frappante par les avantages réels que la vertu nous procure en ce monde, où malgré la dépravation qui y régne, le vice se trouve toujours puni & la vertu n'est jamais totalement privée de satisfaction, d'estime & de récompenses; puisque, lors même que les hommes sont injustes, elle nous met en droit de nous estimer nous-mêmes.

Voilà, Madame, à quoi se réduisent les dogmes de la religion naturelle; en les méditant & sur-tout en les pratiquant nous serons vraiment religieux, nous remplirons les vues de la divinité, nous serons chéris des hommes, nous serons vraiment en droit de nous aimer & de nous estimer nous-mêmes, nous pourrons nous conserver, nous nous rendrons solidement heureux en ce monde, & nous n'aurons rien à craindre dans un autre.

Ce sont ces loix si claires, si démontrées dont l'infraction est si évidemment punie, dont l'observation est si sûrement récompensée, qui

conſtituent le code de la nature dont tous les êtres vivans, ſentans & penſans ſont forcés de reconnoître l'autorité, ſoit qu'ils admettent un Dieu comme l'auteur de cette nature, ſoit qu'ils regardent cette nature d'elle-même comme la ſource de toutes les choſes. Le ſcepticiſme le plus outré ne peut douter de ces loix dont tout démontre la réalité. L'athée ne peut refuſer de reconnoître des loix fondées ſur une nature dont il fait ſon Dieu, & ſur les rapports immuables & néceſſaires qui ſubſiſtent entre les êtres. L'Indien, le Chinois, le Sauvage reconnoîtront ces loix évidentes, toutes les fois qu'ils ne ſeront point préoccupés par des paſſions ou par des préjugés; enfin ces loix ſi vraies & ſi évidentes ne paroîtront incertaines, obſcures ou fauſſes qu'à ces ſuperſtitieux qui préferent les chimeres de l'imagination aux vérités naturelles & aux réalités du bon ſens; à ces dévots qui ne connoiſſent d'autres loix que les caprices de leurs prêtres; qui voudroient qu'on ne ſuivît d'autre morale que celle qui s'accommode à leurs vues dangereuſes.

Ainſi, belle Eugénie, permettons aux hommes de penſer comme ils voudront, ne les jugeons que d'après leurs actions. Oppoſons la raiſon à leurs ſyſtêmes quand ils ont des ſuites pernicieuſes pour eux-mêmes & pour les autres; guériſſons-les de leurs préjugés, quand nous voyons qu'eux-mêmes & la ſociété en ſont les victimes malheureuſes. Montrons-leur la vérité qui eſt l'unique remede de l'erreur; banniſſons de notre eſprit les fantômes lugubres qui ne ſont propres qu'à le troubler; ne méditons point de vains myſteres qui ne ſont faits que pour nous détourner des objets qui méritent de nous

occuper. Renonçons à une morale qui ne paroît inventée que pour nous égarer & nous empêcher de connoître celle qui peut nous guider ſûrement. Occupons-nous de nous-mêmes & de notre propre bonheur ; méditons notre nature & les devoirs qu'elle nous impoſe ; craignons les châtimens néceſſaires qu'elle inflige tôt ou tard aux violateurs de ſes loix ; ambitionnons les récompenſes qu'elle promet & qu'elle tient à ceux qui les obſervent avec fidélité. Pratiquons une morale ſimple qui ne manquera jamais de nous conduire au bonheur & qui, tant que la race humaine ſubſiſtera, ſera l'unique ſoutien de la ſociété.

Si nous voulons ſortir de nous-mêmes pour méditer, ſoyons au moins toujours d'accord avec la nature. N'abandonnons jamais le flambeau de la raiſon ; cherchons ſincérement le vrai ; quand nous ſerons incertains, arrêtons-nous, ou ſuivons ce qui nous paroîtra le plus probable, abandonnons nos opinions dès que nous les reconnoîtrons deſtituées de fondemens. De bonne foi avec nous-mêmes ne réſiſtons point aux impulſions de notre cœur, quand la raiſon le guidera ; conſultée dans le calme des paſſions, elle ne nous conſeillera jamais de nous permettre ni des crimes ni des vices, ſoit cachés ſoit publics ; elle nous prouvera que nous ne devons pas nous flatter de plaire à un Dieu ſage, en croyant des abſurdités ; ni à un Dieu bon en faiſant des choſes nuiſibles à nous-mêmes & à nos ſemblables.

Je ſuis, &c.

F I N.

TABLE

Des matieres contenues dans ce volume.

